



LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III

NEW-YORK, SAMEDI, 1 MAI 1830.

NO. 19

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Nous prévenons MM. nos abonnés que M. Samuel Walter Dyde, est autorisé à recevoir le montant de leurs souscriptions.

Extrait d'une lettre adressée aux Editeurs du Courrier des Etats-Unis, datée 15 mars 1830.

Nous avons l'honneur de vous adresser la copie d'une lettre écrite par * * * * * à Son Excellence le général J. Antonio Paez, etc.....

Les services éminens de l'auteur de cette lettre, M. * * *, ajoutent à ce monument de patriotisme qui a contribué si efficacement à déterminer notre illustre chef à se prononcer contre le tyran de la Colombie; mais il est désirable aussi que l'une des principales raisons de cette résolution parvienne à la connaissance générale, et nous avons en conséquence, après en avoir reçu l'autorisation, fait choix de votre journal distingué pour le rendre dépositaire des sentimens exprimés par un de nos plus généreux patriotes.....*

2 Son Excellence le général de division des armées de la Colombie, I. A. PAEZ, Chef de Venezuela.

TRÈS-EXCELLENT GÉNÉRAL,

En prenant la plume pour vous écrire, je ne suis point animé par l'esprit de parti, ni par ces viles passions qui portent à noircir les actions les plus nobles..... Mais idolâtre d'un peuple vaillant et généreux, qui a su conquérir la liberté au prix des sacrifices et de son sang, je le vois environné de chaînes et menacé d'être le jouet de la diplomatie européenne, excitée par les prétentions d'un homme; voilà ce qui me détermine à faire connaître la vérité à votre excellence. Ma voix se fera clairement entendre, d'une manière décisive, sans déguisement ni adulation. La perspective des récompenses et des honneurs ne saurait en altérer les accens. Je ne recherche point les applaudissemens du monde littéraire, je n'ambitionne pas les bénédictions des colombiens. Mon unique récompense, sera de voir s'élever sur ce sol, un autel à la justice et à la raison, et l'épée de votre excellence conserver le brillant éclat de l'héroïsme républicain. Dans la confiance où je suis que votre excellence lira mes réflexions, je les lui présenterai avec franchise, croyant lui rendre un service signalé, et certain de servir également la Colombie, la grande cause américaine et celle du monde libéral. Après un conflit obstiné qui a dévasté ce beau continent, il devenait de la plus urgente nécessité qu'il jouit d'un gouvernement libre et tranquille. Dans l'année 1821, fut posée la pierre fondamentale de sa prospérité, la politique tortueuse des grandes puissances régulatrices du monde fut désarmée, et un grand exemple fut offert aux autres nations de l'Amérique. Ses lois fondamentales, si elles n'étaient le complément de la perfection humaine, formaient du moins un pacte de concorde pour la société, et lui assignèrent le point central d'où dérivait la véritable autorité. Cinq années d'expérience, amenèrent la paix intérieure, et développant les forces physiques de la nation, firent un état respectable, d'une nation dans son enfance.

Le vieux continent de l'Europe frappé d'étonnement, et ses rois effrayés, n'eurent plus que la seule espérance de trouver une occasion propice pour détruire le magnifique temple de la liberté. Bolivar était son ancre de salut. Il représentait sur le théâtre de l'univers le second rôle, d'un héros guerrier et entreprenant. La révolution avait fait surgir ce génie, et il paraissait probable qu'il suivrait les traces d'un autre génie dont il se faisait l'émule. Napoléon fut d'abord premier consul de la république française, puis consul à vie, enfin empe-

reur absolu. Le prince de Polignac dit à plusieurs personnes en 1822 : « Les vertus civiques du Libérateur de la Colombie, seront très prochainement développées. » Mais, qui eût pu concevoir une idée semblable sans courir le risque d'être entaché de témérité ou accusé de mauvaises intentions. Quant à moi, je le confesse, je repoussais des pronostics semblables, et je jugeais avec assez de raison que le déplaisir d'un courtisan avait pu lui faire proférer ce blasphème politique. A cette même époque, Bolivar adressant une proclamation aux *Pastusiens*, leur disait : « La constitution de Cuentas est le modèle d'un gouvernement représentatif républicain, et puis- » sant. Il est impossible d'en trouver de meilleure parmi les institutions politiques de l'univers, dont aucune n'est parfaite. » Le diplomate, sans avoir égard aux paroles, s'attachait donc seulement aux œuvres. Depuis 1816, l'autorité suprême se trouva concentrée dans les mains du Libérateur. Au congrès de la Guayana il proposa un sénat héréditaire, et il soutint ouvertement les principes du gouvernement aristocratique. A celui de Cuentas, en 1821, il semontra le défenseur des monarchies constitutionnelles, et s'attacha à faire prévaloir ce système, en alléguant la durée de cette espèce de gouvernement, comme si c'était en même tems une preuve du bonheur et de la prospérité des gouvernés. Si nous continuons à le suivre dans sa rapide et brillante carrière, nous aurons à chaque instant de puissans motifs de douter de son libéralisme, et nous acquerrons la conviction qu'il a toujours employé les prétextes, pour s'élever au faite de l'édifice social. Cependant personne n'imaginait que ce chef sur lequel reposaient les espérances des malheureuses victimes du despotisme aurait découvert d'une manière aussi flagrante qu'il l'a fait dans la capitale du Pérou, les prétentions qu'il nourrissait secrètement dans son âme. Ici, le voile cesse d'obscurcir la vue, le héros disparaît, et l'homme reste.

Les amis du chef de la Colombie ont pu interpréter favorablement le code bolivien, et le considérer comme une de ces lois de nécessité applicables à l'usage, aux habitudes, aux richesses, aux vices, et à la topographie du pays auquel il était destiné. L'expérience de ce code pouvait coûter cher à ses habitans, mais un essai en législation est toujours éprouvé, et on concevait que sans mauvaise intention il lui était facile de se tromper. La prétention extraordinaire dans le général Bolivar de généraliser ce code est un scandale à sa réputation. La correspondance de votre excellence lui a fait connaître par quels moyens il a cherché à arriver à ses fins, et les conseils qu'il a suivis. La presse, la chaire, le confessionnal, et enfin les bayonnettes, l'ont servi également, et par l'adoption de ce dernier moyen extrême, il a cherché à convertir la république, en un quartier-général, et depuis long-tems elle se serait trouvée plus heureuse si les ordonnances militaires avaient été observées. Le caprice fut substitué aux lois. Les volontés diverses des chefs qui gouvernent les départemens ont commencé à énerver l'esprit public qui peu de tems avant a porté la Colombie à un si haut degré de gloire; cet état de choses ferait disparaître ces vertus patriotiques qui fortifient le courage et forment le caractère national, et les habitans de ce pays finiraient par être réduits à l'état déplorable d'une servitude stupide. Que votre excellence y réfléchisse quelques instans ! Quel est le poste qui lui a été dévolu dans cette représentation tragique. Consultez votre cœur après en avoir écarté les sentimens d'amitié, et portez vos regards sur les générations à venir, gémissant sous l'oppression du cimetière du pouvoir absolu. Rappelez-vous votre réputation, et voyez à quelle décadence elle est exposée dans l'histoire. Mais si ces réflexions ne sont pas suffisantes, pour engager votre excellence à prendre une résolution violente qui fasse restituer à la patrie ses libertés perdues, il existe toutefois d'autres motifs politiques d'une importance majeure qui peut-être n'échapperont pas à sa vive pénétration. Le général Bolivar est l'ennemi de tous les chefs qui l'égalent en valeur, en énergie, en popularité.

Rendant compte à un personnage de cette république de la mort de Cordova, il s'exprime ainsi dans une lettre particulière.

« Piar Padilla et Cordova ont voulu élever leurs folles têtes audessus de la mienne, mais le caprice de la fortune ayant fait tomber ces têtes orgueilleuses, il a été démontré aux Colombiens qu'il ne pouvait exister deux soleils dans le firmament de la zone torride. Cependant quelques satellites tournent dans ma périphérie, qui, ayant brillé de quelques rayons de ma lumière, ont aussi l'intention de guider le char d'Apollon; mais bientôt ils subiront le sort de Phaëton. Déjà vous m'entendez; je ne dois pas souffrir de rivaux dangereux, pour régénérer ma patrie. Si Napoléon avait montré la même fermeté, Moreau n'aurait pas joint les rangs étrangers afin de lui disputer le pouvoir, et moins encore aurait-il été trahi par ses généraux. »

Votre excellence pourra expliquer mieux que moi cette prophétie, ou à proprement parler les secrètes pensées de cet homme singulier. Aujourd'hui tout se réunit pour inviter le chef de Venezuela à rétablir l'ordre, la paix, et à assurer la prospérité future de cette nation héroïque. Plus tard, une mort ignominieuse serait la récompense d'une aussi noble entreprise, ou bien elle serait payée par les dédains insultans d'une aristocratie d'autant plus altière, que ses titres seraient plus nouveaux et moins mérités. Non, général, les faits mémorables des vaillans guerriers de la république ne seront pas considérés dans l'organisation de la noblesse de l'empire naissant. Les distinctions seront la propriété du dernier représentant dont on jugera convenable de se servir pour effacer, s'il est possible, le souvenir des actions sublimes. Que votre excellence ne s'arrête point à considérer si elle n'est que faiblement intéressée à juger des actes capables de détromper qui que ce soit, même les plus incrédules.

Qu'elle se représente le sort de ses compatriotes les plus distingués par leurs talents et leur savoir, bannis sans motif, pour un tems indéfini, traînant en pays étranger une existence pénible, loin de leurs épouses, de leurs pères, de leurs enfans devenus orphelins, et exposés à la misère. Que votre excellence se rappelle les illustres victimes qui ont péri sur l'échafaud, et le sang des guerriers versé pour celui même qu'ils ont fait grand, au prix de leur denuement et de leurs privations sur le champ de bataille. Voyez l'orgueil et la hauteur avec lesquels le général Bolivar absorbe la gloire nationale, déposant ses compagnons d'armes les plus renommés de leurs réputations bien méritées, au point de se faire créer l'homme unique, sans lequel tout prendrait le caractère du désordre et de la confusion. Encore si toutes ses intrigues, si toutes ses promesses mensongères avaient contribué à maintenir la tranquillité intérieure, et à rendre l'état respectable au dehors, on pourrait supporter une semblable situation. Mais on a éprouvé tout le contraire. Le Pérou a envahi le territoire de la république; des milliers de soldats ont péri sans aucun fruit sur les frontières marécageuses du Guayas par l'impéritie ou par défaut de prévoyance. Les prisons se remplissent de prisonniers d'état, comme on pourrait s'y attendre chez une nation gouvernée par un absolutisme invétéré. Les révoltes se succèdent à mesure que la tyrannie développe plus de violence. Les mécontentemens augmentent, tandis que la presse publie des rapports à la honte de la civilisation de la Colombie, qui discréditent et font vilipender la grande cause américaine. Les ministres et les agens des nouvelles républiques se retirent, et on ne cultive plus de relations d'amitié qu'avec les monarchies vermoulues de la vieille Europe, le conseil vénéral de Bogota ayant jugé qu'il tirerait un parti avantageux des têtes couronnées dans l'établissement du despotisme, car son ignorance crasse empêche qu'il ne voie que le principe de la légitimité est incompatible avec l'inauguration à l'empire d'un homme sorti des rangs de la révolution; et finalement afin de s'identifier aux coutumes surannées des vieilles

* Les originaux sont écrits en langue espagnole.

monarchies, il a le projet d'allier la religion à la politique et l'intolérance au fanatisme. Jamais dans un aussi court espace de tems on n'a agi avec une activité aussi effrayante sur aucun peuple, pour énerver en lui les nobles sentimens d'honneur et d'amour pour la patrie.

Maintenant, Monsieur, qu'on médite un changement soudain qui produira la dissolution du corps politique, lorsqu'on change les décorations de ce théâtre pour y représenter d'autres scènes tragiques et prolonger les misères, les pauvres Colombiens portent leurs regards sur votre excellence, avec la même anxiété que les passagers sur un navire prêt à faire naufrage et combattu par une tempête furieuse contemplent un port éloigné qu'ils pourront atteindre à travers les flots écumeux pour sauver leur vie. De même il est au pouvoir de votre excellence de pulvériser la tyrannie, et de la reléguer pour toujours au-delà de l'océan. Rendez publiques les machinations du général Bolivar. Convoquez à Caracas un congrès général de la Colombie. Placez-vous à la tête des hommes libres, et vous mériterez les bénédictions de toute l'Amérique; du nouveau monde libéral!!! La politique que doivent suivre les états est aussi différente de celle du continent européen que le sont les productions, le climat, la population et ses intérêts. L'imiter, c'est copier ses erreurs, sans corriger les défauts d'un beau tableau. Votre excellence ne doit pas perdre un seul instant, pour couronner l'œuvre de la restauration, car les événemens révolutionnaires, pour être efficaces, exigent le même feu et la même rapidité que la matière électrique. Constance et activité dans l'action, bonne foi et tolérance politique seront la devise des libéraux, et les premières bases à un triomphe sûr et certain. Qu'aucune considération ne retarde votre excellence dans l'entreprise d'une si glorieuse révolution. Si avant de procéder à l'exécution de vastes projets, l'homme inspiré par le génie, s'arrête pour en contempler la grandeur, le découragement peut le surprendre, semblable au voyageur vigoureux prêt à traverser les Andes, qui en ayant imprudemment mesuré l'énorme élévation, se croit fatigué avant de s'être mis en route. Le premier éclair de révolution réveillera en votre faveur tous les hommes animés de sentimens divers qui dès le principe de la dictature ont donné des preuves de leur aversion pour ce régime excessif. Combien de Colombiens vivant aujourd'hui en pays étrangers, ont les yeux sur votre excellence, qu'ils regardent comme le messager de la paix et l'idole de la nation. Ils accourront vers leur pays natal; ils reviendront au sein de leurs familles, au centre de ces douces sympathies qui constituent l'unique et la véritable félicité de la vie. Votre excellence sera saluée du nom de libérateur de sa patrie, et ce titre honorable vous restera sans tâche, purifié des noirceurs, des méfaits, des crimes, et des séductions de la triennalité. Il est le seul qui manque à la gloire, au complément des fastes colombiens, déjà grossis de nombreuses pages rappelant à leur amour et à leur mémoire les hauts faits de votre excellence. Je jure par ce qu'il y a de plus sacré, que l'univers comparant cette dernière époque de l'existence morale et politique d'une république vigoureuse, placera ses vertus héroïques, au niveau de celles de l'antique Rome, après l'expulsion des Tarquins. Veuillez croire aux sentimens distingués de la plus haute considération, et du respect avec lequel, etc.

* * * * *

[Correspondance particulière du Courrier des États-Unis.]
Extrait d'une lettre de * * *, datée 25 mars 1830.

Le général Bolivar s'est ostensiblement retiré des affaires publiques et la nation est maintenant gouvernée par M. Domingo Caicedo, qui a été nommé président du conseil des ministres, depuis l'élection de M. Castillo au congrès constituant; les fonctions de député ayant été jugées incompatibles avec la présidence. Le général Bolivar s'est prévalu de cette circonstance pour destituer Castillo, surnommé le *Fouché de la Colombie*, qui jusqu'ici a figuré dans toutes les combinaisons relatives à son pays et auquel Bolivar n'ose se fier.

L'intérieur de la maison de Bolivar ressemble exactement à un bureau d'état-major en campagne et s'il fait circuler des bruits défavorables sur l'état de sa santé, c'est afin qu'on ne le considère point comme moteur de la rupture avec Venezuela. Toutefois sa mélancolie est grande et indique le pressentiment de sa chute prochaine.

L'armée du gouvernement de Bogota se porte sur le département de Zulia et menace Maracaibo sa capitale, laissant le Tachira sur lequel est stationnée la division d'observation de Venezuela. C'est par ce motif que Paez a confié le commandement de ce point au général Gomez; celui-ci étant un brave guerrier, et gravement compromis dans les derniers événemens, a paru plus propre à la défense du flanc de la position de l'armée.

Le senor Caicedo est un homme riche et très distingué, timide dans ses entreprises, mais incapable de travailler à l'asservissement de sa patrie. Il a été membre des cortès d'Espagne, et s'est fait remarquer à cette époque par ses grandes lumières.

Tel est l'état des choses, que, si une réconciliation entre Bolivar et Castillo n'a pas lieu, cette circonstance même précipitera la chute de Bolivar. La désertion de sa cause par un

homme semblable, quelque douteux que soit son caractère, est un indice important de la disposition des esprits dans l'horizon politique actuel de la Colombie.

Les détails des derniers événemens en France ont occupé depuis quelque tems le plus grand espace de nos colonnes à l'exclusion de la politique des autres pays. Ayant assez fait sous ce rapport pour donner une connaissance entière de l'état des choses, il nous paraît nécessaire de porter un coup-d'œil plus attentif sur les affaires des autres nations, et d'abord sur les voisins de la France, liés d'intérêts avec elle, et par le langage, la politique, la situation et la sympathie. Les Pays-Bas attireront donc notre attention. Seize années de séparation, n'ont pas été suffisantes pour rompre les liens de fraternité entre la France et la Belgique, et celle-ci aspire encore à cet enchaînement de famille, tandis qu'elle considère avec horreur ses frères les Hollandais, et ceux qui les gouvernent. Sa répugnance est naturelle, elle est invincible et inaltérable. Elle a existé dès le principe de la formation du royaume des Pays-Bas. La Belgique, arrachée à la France d'une manière si peu naturelle, pour en doter la Hollande, avec laquelle elle entre en partage des fardeaux, sans participer à aucun de ses avantages, s'est montrée hostile envers elle dès les premiers jours de l'union. Une direction prudente donnée aux affaires, a prévenu jusqu'ici le déchaînement de ces élémens de discorde. Mais ils ont éclaté l'année dernière d'une manière trop sinistre pour que nous puissions nous abstenir d'en parler. On se rappelle qu'avant de se séparer en décembre 1829, les États-Généraux se montrèrent presque ouvertement en hostilité envers le gouvernement, les représentans du peuple ayant refusé d'assurer les subsides décennaux et le budget de l'année. Les principaux opposans du ministère étaient les députés belges. Le gouvernement se vit dans la nécessité de faire un appel aux chambres pour obtenir un arrangement provisoire, promettant de nouveau ses méditations sur les mesures d'intérêt permanent qui devaient assurer le bien-être de la nation. En conséquence le budget provisoire fut obtenu, et la session ajournée ensuite au 18 janvier. Le gouvernement ayant ainsi gagné du tems, prépara ses moyens, appela au ministère de l'intérieur un Belge en remplacement d'un Hollandais, et fit aussi choix d'un Belge pour ministre des affaires ecclésiastiques. En conjonction avec ces mesures conciliantes, il en prit d'autres pour punir les opposans au budget. Parmi eux se trouvaient des officiers de la maison du roi, et des fonctionnaires publics, ils furent tous destitués. Le pays alarmé d'un acte de violence aussi inconstitutionnel, prit parti pour les opprimés, spécialement pour les fonctionnaires publics. On arrêta qu'il serait fait une liste de souscription, et qu'afin de la rendre plus générale, personne n'aurait la faculté de s'y inscrire pour une somme excédant un florin, (environ une demi-piastre). Le plan de cette souscription, qui embrasse toute la Belgique, a été réglé par M. Potter, éditeur et propriétaire du *Courrier des Pays-Bas*, quoiqu'il fut alors détenu dans les prisons. D'après ce plan, non-seulement les fonctionnaires publics, mais toutes les personnes qui avaient à souffrir du pouvoir arbitraire, devaient être indemnisées par les souscripteurs, formant ainsi une grande association qui s'étendait à chaque ville, à chaque village, et dans laquelle on choisirait dans les élections futures les noms des députés.

Le projet de M. Potter fut à peine publié dans le *Courrier des Pays-Bas*, que son co-éditeur Coche-Momens, fut saisi et emprisonné ainsi que trois autres individus, savoir, Bartels, éditeur du *Catholique*, Vanderstraeten, éditeur du *Belge*, et Tillmans, avocat, et qu'ils furent mis en état d'accusation, spécialement pour avoir entrepris de renverser le gouvernement. Ces actes tyranniques excitèrent les clameurs de la population, et produisirent dans le pays une déclaration générale en faveur des agents opprimés de la liberté de la presse. Près de mille pétitions furent rédigées et signées par plus de 300,000 personnes, dans lesquelles on réclame ces libertés, la responsabilité des ministres, et l'usage de la langue française dans toutes les assemblées publiques. On trouva inséré dans nos colonnes un extrait des délibérations de la chambre des députés au sujet de ces pétitions. L'orage aux dernières dates, n'était point encore apaisé, et il est évident qu'il ne faut plus qu'une légère étincelle pour occasionner un embrasement général. La démarche de Potter, il le faut avouer, aurait pu avoir une portée immense, et les conséquences les plus vastes sur un peuple aussi persévérant, et nous pourrions dire aussi opiniâtre que les Belges. Rappelons-nous que ce fut dans l'origine deux avocats qui osèrent résister, et finirent par imposer à l'empereur Joseph II, qui pourtant était un monarque puissant: toutefois, le projet imaginé et mis en œuvre par Potter ne peut pas être appelé inconstitutionnel, et sans doute le roi actuel ne se serait jamais déterminé à l'adoption de mesures aussi violentes, s'il n'avait été pressé par cette même main étrangère, qui se fait sentir dans les combats pour la liberté en France, et qui s'appesantit sur tous les peuples qu'elle peut atteindre. Le même esprit de vengeance qui a fait la guerre à la presse en Angleterre, a trouvé les moyens de choisir en même tems des victimes en Belgique. Nous n'essayerons pas de prédire le résultat de l'effervescence actuelle dans la Belgique, cependant la disposition des esprits dans ce pays est bien remarquable et digne de la plus grande

attention, non-seulement parce qu'elle indique la haine profonde que ces outrages du despotisme ont attirée au roi, mais en raison de l'effet que cet esprit de résistance qui ne s'est pas manifesté d'une manière moins énergique en France, peut produire sur les deux pays.

Nous publions aujourd'hui deux lettres de la plus haute importance, qui toutes deux nous viennent non-seulement de sources les plus respectables, dans le sens le plus étendu de cette expression, mais dont la seconde a été écrite par un homme éminent dans les annales de la Colombie. Il est facile de reconnaître que la portée de ces lettres est en contradiction directe avec les nouvelles reçues par la voie de Bogota, d'après lesquelles Bolivar est représenté comme le régénérateur de sa patrie, et Paez comme un rebelle qui, bientôt recevra le juste châtimement que mérite sa conduite.

A ces lettres étaient jointes de volumineuses informations qui nous fournissent les moyens de relever l'opinion erronée, suivant nous, au sujet de Paez, qui, bien loin d'être en révolte pour satisfaire des vues personnelles d'usurpation, n'a réellement agi que d'après la conviction, acquise par les preuves les plus positives, que Bolivar aspirait au trône. La voix publique a réclamé instamment l'intervention et les services de Paez, dans cette circonstance, et il a répondu à cet appel en homme déterminé à résister aux plans de Bolivar. Ces plans ne tendent plus, dans ce moment, à l'établissement d'une monarchie; Bolivar a été forcé d'y renoncer; mais il nous reste des preuves irrécusables qu'il en a fait l'essai, et que les projets médités depuis long-tems, furent mis au jour devant le congrès de Tacayaba. Il n'était question de rien moins, que d'ériger un grand empire de l'Amérique du Sud, dont le Brésil d'abord et la Colombie ensuite, devaient former le centre, le Mexique et l'Amérique Centrale formant des royaumes dépendans, régis par des généraux auxquels ses nièces seraient données en mariage. Des propositions d'alliance furent faites à Paez qui les rejeta, à Santander qui s'en défendit également, au général Sucre qui y consentit et a épousé une des nièces, et à plusieurs autres. Bolivar devait prendre le titre d'empereur, et s'allier à la maison d'Orléans par son mariage avec une des princesses, etc., etc. Si ce plan avorta à cette époque, on le dut à la fermeté du général Santander, qui osa se prononcer hardiment devant le congrès contre ces rêves du dictateur. Une lettre semblable dans une autre occasion le fit envoyer en exil. Nous avons reçu des extraits de ces débats secrets, et nous nous proposons quand le moment sera venu, de dévoiler ces noires intrigues, dont l'histoire moderne d'aucun pays n'a encore offert aucun exemple. Quant à Paez, auquel notre respectable correspondant attribue les plus nobles motifs, nous nous croyons obligés d'attendre, avant de juger sa conduite. Son étoile brille d'un nouvel éclat, nonobstant les bruits qu'on fait circuler du mécontentement de Venezuela contre lui, rien n'indique qu'ils soient fondés. Paez est l'homme populaire, le centre de l'opposition républicaine. Toutefois, il est de notre devoir en politique d'être réfléchis et circonspects avant de porter un jugement sur son compte, et de prédire la fin de son entreprise. Son triomphe est certain, s'il se montre de bonne foi le défenseur de la nation. Sa réputation militaire, quoique moins répandue, a des bases plus solides que celle de Bolivar, et il lui est très supérieur sous le rapport du courage personnel. Quoi qu'il en soit de sa conduite passée, s'il a sincèrement à cœur les libertés de Venezuela et de la Colombie, la résistance courageuse et patriotique de Paez sera le véritable roc contre lequel les intrigues et les plans de Bolivar viendront se briser.

Les nouvelles du Mexique annonçant la situation critique de ce pays, sont confirmées par l'arrivée à Pensacola de la corvette le Peacock. Les officiers de ce bâtiment représentent ce pays comme étant dans la plus grande confusion. Les soldats sont prêts à conférer le pouvoir suprême, à celui qui aura de quoi payer leur solde arriérée. Le règne de Bustamante approche rapidement vers sa fin. Son administration précaire s'est maintenue jusqu'ici par le pillage des étrangers, mais Guerrero s'est mis en mouvement, et Santa-Anna se tient en observation. Le moment d'agir paraît être arrivé pour celui-ci. Les mêmes raisons existent toujours pour douter de ses intentions.

INSTITUTION DU GÉNÉRAL LALLEMAND.

L'Institution du Général LALLEMAND, pour l'Éducation, continue au même emplacement comprenant tout le carré formé par les rues de Bleeker, Sullivan, Thompson et Houston. Les langues anciennes et modernes, et toutes les branches d'éducation classique et pratique y sont cultivées. A tous les moyens d'enseignement réunis dans une grande ville, cet établissement joint les avantages d'une situation élevée qui offre tout ce que l'on recherche à la campagne, du calme, un air pur, et un vaste terrain pour les exercices si nécessaires à la jeunesse.

Les parens sont invités à visiter l'établissement, où ils recevront des prospectus et des renseignemens. L'entrée est au No. 193 Sullivan-street. On peut également se procurer des renseignemens et des prospectus, en s'adressant à l'office de M. D. Lord, junr. No. 7 Nassau-st.; chez M. J. K. Paulding, 17 Whitehall; Robert Center, 94 Pine-st.; J. Richard, 39 William-st.; George Long, 161 Broadway, et au bureau du Courrier des États-Unis.

FONDS AMÉRICAINS, LE 30 AVRIL, 1830.

	demande.	offre.
6 pour cent des États-Unis,	1815	101
5 dito	1832	103½
5 dito	1835	106
4½ dito	1831	102
4½ dito	1832	101½
4½ dito	1833	103
3 dito	—	91
6 dito de l'Ohio,	1850	118½
5 dito	do.	108½
Banque des États-Unis,	—	129½
Banque de la Louisiane,	—	122

Change sur France, à 60 jours, 5f. 30 à 5f. 32½ par dollar.
Change sur Londres, à 60 jours, 7 à 7½ p. cent de prime.

FRANCE.

PARIS, 17 mars.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

ADDITION AU COMITÉ SECRET D'HIER. — Le discours que M. Hyde de Neuville a prononcé hier à la chambre des députés, à l'occasion de l'article de l'adresse relatif à don Miguel contient sur la révolution du Portugal et les faits qui l'ont suivie quelques détails historiques curieux. La position diplomatique que le noble député a occupée long-temps à Lisbonne l'a mis à même de tracer à ce sujet le plus fidèle tableau. Après avoir parlé de la politique de l'Angleterre et de son projet de reconnaître don Miguel, après avoir nettement tracé la conduite que, selon lui, la France doit tenir en reconnaissant dona Maria, M. Hyde de Neuville continue :

« Le 10 mars 1826, Jean VI, le meilleur et le plus malheureux des hommes, descend dans la tombe.

Son fils, don Pedro de Alcantara, empereur du Brésil et prince royal de Portugal et des Algarves, lui succède. L'héritier légitime des droits de Jean VI, quoique absent du royaume, est reconnu sans contestation. Il est salué roi de Portugal par sa mère, par son frère, par toute sa famille, par le clergé, la noblesse, le peuple, les tribunaux, l'armée de terre et de mer, tous les ordres, toutes les corporations de l'état. Une députation présidée par le duc de Cadaval, premier pair du royaume et proche parent du roi, traverse les mers, et vient mettre aux pieds du souverain l'hommage du peuple portugais.

« Nous venons, sire (dit le duc de Lafoès), présenter à votre majesté l'hommage qui lui est dû comme à notre roi naturel et souverain légitime. »

Mais le 2 mai don Pedro avait abdiqué la couronne de Portugal en faveur de la princesse sa fille, dona Maria da Gloria. Les députés de Lisbonne l'apprennent à leur arrivée, et ils remercient l'empereur don Pedro en ces termes.

« Si la nation portugaise n'a pas obtenu, comme elle le désirait ardemment, que V. M. vint la gouverner en personne, vous lui avez du moins accordé un grand bienfait en lui en voyant pour reine l'aînée de vos filles, dona Maria II. dans la personne de laquelle va se perpétuer l'illustre dynastie de la sévère et glorieuse maison de Bragance. »

Je viens, messieurs, de vous faire connaître ce qui se passait au Brésil, au mois de mai 1826. Dans le même mois, à dix jours de distance seulement, l'infant D. Miguel écrivait de Vienne à son auguste frère le seigneur don Pedro :

« Sire, le voyage que le ministre de V. M. I. et R. près cette cour se dispose à faire à Londres, m'offre l'occasion que je saisis avec plaisir de témoigner de nouveau à V. M. l'assurance de protestations inviolables et sincères d'obéissance, de respect et d'attachement, exprimées dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 6 du mois dernier, à laquelle je me reporte, en renouvelant maintenant l'expression des sentiments purs de loyauté que j'éprouve envers l'auguste personne de V. M. que je regarde comme mon seul souverain légitime. »

À la même époque, l'infant faisait de semblables protestations dans une lettre à sa sœur Isabelle Marie. Don Pedro, plein de confiance dans les promesses et la loyauté de son frère, lui donne en mariage dona Maria, en faveur de laquelle il avait abdiqué la couronne du Portugal. Le contrat de fiançaille est signé à Vienne le 29 octobre 1826 ; et comme si ce n'était point encore assez de tous ces liens de frère, de gendre, don Miguel est nommé lieutenant général du royaume pour don Pedro. L'infant renouvelle encore dans ses lettres de remerciements toutes ses anciennes protestations ; il les répète dans ses lettres au roi d'Angleterre, à sa sœur la princesse Isabelle. Dans une autre lettre du 21 octobre, au roi d'Angleterre, il désavoue hautement les tentatives faites par quelques réfugiés portugais pour troubler l'ordre public en le réclamant pour roi de Portugal.

Enfin l'infant don Miguel a prêté le serment suivant : « Je jure fidélité à LL. MM. don Pedro et dona Maria II, rois légitimes de Portugal, et m'engage à remettre le gouvernement du royaume à la reine dona Maria II, aussitôt qu'elle sera parvenue à l'âge de majorité. »

Après avoir démontré que don Miguel n'a aucun droit personnel à la couronne de Portugal, puisque lui-même a plusieurs fois reconnu qu'elle ne lui pouvait appartenir, M. Hyde de Neuville combat les opinions émises par les partisans de l'infant pour soutenir son usurpation. Ils invoquent tour à tour trois principes également faux, également absurdes dans les conclusions qu'ils en tirent. S'ils invoquent le funeste principe de la souveraineté du pape sur le temporel des rois, on peut leur répondre que le chef de l'église n'a jamais voulu reconnaître don Miguel ; que, loin de là, il a toujours formellement reconnu don Pedro et son auguste fille.

S'ils invoquent le principe de la souveraineté du peuple, on peut leur dire que le peuple aussi devient leur accusateur ; que toute la nation portugaise a proclamé don Pedro, bien qu'absent du royaume, et que ce n'est qu'après y être rentré par la ruse que don Miguel, armé de la terreur, a pu se faire saluer roi par une faction. »

Les miguelistes nous opposeront-ils le jugement, l'opinion des rois ?... Mais tous les rois de la chrétienté se sont empressés de flétrir l'usurpation, en rappelant leurs ambassadeurs.

Chercheront-ils à s'appuyer de la décision de ces prétendus États on Cortes assemblés en 1828, à Lisbonne. Mais ces États ont été réunis d'une manière illégale, contrairement aux formes établies par les anciennes lois du royaume....

De même que la loi salique en France, la loi de Lamégo est gravée dans le cœur de tout bon Portugais.

Au reste, cette loi est écrite, et ainsi, il n'est pas possible de se tromper sur ses dispositions. Elles sont formelles, et cependant c'est cette loi même qu'on n'a pas craint de citer, en la falsifiant, pour créer un titre chimérique à celui (allons au fait) qui n'est devenu le roi légitime d'un parti que du jour où il a foulé aux pieds les lois de son pays, et s'est déclaré ouvertement l'ennemi des libertés des peuples. Que don Miguel suive demain des voies différentes, qu'il se décide à régner par les lois, qu'il paraisse incliné à donner des institutions sages à la nation portugaise, et ses partisans découvriront bientôt que la loi de Lamégo a été mal interprétée.

L'honorable orateur a démontré ensuite par le texte même de la loi qu'elle n'impose aucune condition aux enfants mâles, et qu'il suffit d'être le fils aîné du roi pour lui succéder.

Don Pedro a accepté, dites-vous, une couronne étrangère. Non : car, jusqu'à l'abdication volontaire de la couronne de Portugal par ce prince, le Brésil n'a pas cessé de faire partie des états du roi de Portugal. Mais j'accorde que don Pedro s'est assis, du vivant de son père, sur un trône étranger. Qu'importe !

M. Hyde de Neuville a terminé son discours en adjurant les chambres et le roi de maintenir le principe de la légitimité par un refus inébranlable de reconnaître don Miguel.

PAYS-BAS.

SECONDE CHAMBRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Séance du 8 mars.

DISCUSSION SUR LES PÉTITIONS POUR REDRESSEMENT DE GRIEFS.

C'est le 8 que s'est ouverte, dans la seconde chambre des états-généraux, la discussion si vivement attendue au sujet des pétitions envoyées des différentes provinces. Le nombre de ces pétitions s'élève à 964 : elles sont relatives à la liberté de la presse, à la liberté de l'instruction, au libre usage de la langue française, au jury, etc. Tous les députés des provinces méridionales, moins trois, étaient présents à la séance.

Un premier rapport a été fait sur une pétition du sieur de Pauw, avocat à Gand, réclamant des mesures pour réprimer les abus de droit de pétition, et regardant comme collectives toutes celles qui sont revêtues de plusieurs signatures. Le rapporteur demande le dépôt au greffe.

Après une controverse sur le sens du mot collectif et de l'article 161 de la loi fondamentale, le dépôt est ordonné, comme ne préjudicant rien sur la légalité et le mérite des autres pétitions.

Ensuite sont venus les rapports sur toutes les pétitions en redressement de griefs, sauf celles de la province d'Anvers, dont le rapporteur, M. van Grenechten, était absent.

Le rapport des pétitions du Brabant septentrional et méridional, au nombre de 188, est fait par M. Tuyl van Hees. Toutes ces pétitions demandent l'exécution entière du concordat : celles du Brabant septentrional s'étendent particulièrement sur ce point. Toutes demandent également une loi sur l'instruction ; les unes se bornent à demander une législation libérale ; le plus grand nombre ne veut aucune mesure préventive. La plupart réclament aussi l'organisation judiciaire, et des mesures pour vivifier l'art. 177 de la loi fondamentale, de même que l'usage libre de la langue française. Le jury, les conflits et surtout la liberté de la presse, enfin la monture et l'abattage ont aussi fixé l'attention des pétitionnaires. Les coups de bâton infligés aux militaires, et dans le Brabant septentrional, la suppression de la dime et la diminution de l'impôt foncier donnaient lieu à des demandes plus spéciales. Enfin vient une contre-pétition signée à Tervueren.

M. de Liedel analyse 187 pétitions d'habitants du Hainaut, de Namur, de Luxembourg, et du Limbourg ; elles contiennent les mêmes vœux que les précédentes, et quelques unes demandent en outre la suppression de l'impôt sur les bières ou sur le personnel, des éclaircissements sur le syndicat, l'égalité des charges, des réglemens sur la voirie, la liquidation des engagements, la publicité des comptes communaux.

M. Van Dam analyse 262 pétitions de la Flandre orientale, dont 19 contre-pétitions ; et 27 des provinces septentrionales.

M. Veranmen analyse 200 pétitions de la Flandre occidentale, dont 3 contre-pétitions.

Enfin M. Pyke analyse 96 pétitions d'habitants de la province de Liège.

Le dernier rapport conclut, au nom de la commission, sur toutes les pétitions ; et, prenant en considération que toutes sont relatives à des objets qui sont ou peuvent être mis en délibération, à l'exception de la monture, abolie, et du jury, rejeté par la chambre, il demande le dépôt au greffe de toutes, à l'exception de celles d'Oostkamp et de Ruddervode, qui contiennent des personnalités, et de celle de Pollinkove, qui demande que l'instruction soit confiée aux prêtres, vœu inconstitutionnel, sur lequel la commission réclame l'ordre du jour.

Séance du 9 mars.

La discussion est continuée sur le rapport de la commission des pétitions.

M. de Sécus se propose d'examiner : 1° ce qu'est le droit de pétition, 2° ce que sont les états-généraux et quels sont leurs devoirs envers la nation, 3° quelle est la cause de la masse de pétitions qui ne cessent d'arriver à la chambre.

« La faculté de pétitionner est de droit naturel, et même de droit divin ; petite et accipitilis, a dit l'évangile. Cette faculté d'ailleurs est écrite dans la loi fondamentale, article 161. Il y a plus ; cet article est moins la reconnaissance d'un droit, puisque ce droit est pré-existant à toute loi, à toute constitution, que l'imposition d'un devoir, c'est-à-dire qu'il impose à toutes les autorités constituées l'obligation de recevoir les pé-

titions, de les examiner et d'y faire droit, le cas échéant, car il ne peut exister de droit sans qu'il n'existe en même temps un devoir correspondant. Ce devoir, qui est imposé à la chambre, ne se borne pas sans doute à faire passer les pétitions du président à la commission, pour entendre ensuite leur oraison funèbre ou les envoyer dormir au greffe, dans le cas le plus favorable. Mais, dit-on, l'on abuse de ce droit. De quoi n'abuse-t-on pas ! C'est à la chambre qu'il appartient de prévenir les abus, en rejetant les pétitions qu'elle juge inconvenantes.

« Mais on dira qu'il y a des pétitions concernant des objets qui n'entrent point dans les attributions des états-généraux. »

Cette objection amène l'honorable membre à considérer ce que sont les états-généraux, et d'après la constitution hollandaise, et d'après le traité de Londres, et d'après la loi fondamentale.

« On jugerait très-mal les états-généraux, si on ne les considérait que d'après l'art. 105 de la loi fondamentale : le pouvoir législatif est exercé par le roi concurremment avec les états-généraux ; on en ferait une sorte de machine, qui ne peut se mouvoir qu'autant qu'elle est mise en jeu et qui n'a par elle-même ni vie ni mouvement. Pour donc juger l'étendue des droits et des devoirs des états-généraux, il faut se reporter à l'art. 77 de la loi fondamentale, qui statue de même que l'art. 52 de la constitution hollandaise : les états-généraux représentent la nation.

« Ainsi, c'est par les états-généraux que la nation exerce les droits qui lui sont réservés par la constitution hollandaise (Art. 8, 9, 11), quant à la succession au trône (Art. 20 et 21), quant à la tutelle du prince souverain (Art. 26 et 27), quant à la régence.

« Les droits réservés à la nation par la constitution hollandaise ont été reconnus, sanctionnés et garantis au royaume entier par les puissances qui en 1814 ont fondé le royaume des Pays-Bas par le traité de Londres. A l'art. 1er, elles statuent que ce nouveau royaume sera régi par la constitution déjà établie en Hollande, modifiée d'après les circonstances.

« Il suit de là, d'abord, que dans le royaume des Pays-Bas, toute la légitimité se trouve concentrée dans la loi constitutive de l'état, en telle sorte que, toute cette légitimité se trouvant épuisée, la plénitude du pouvoir souverain retourne de plein droit à la nation, qui, par l'organe de ses représentants, confère de nouveau la couronne du royaume des Pays-Bas.

« La loi fondamentale a reproduit tous les articles de la constitution hollandaise, toutefois avec cette modification, qu'elle a jugé que quand la nation exerce les grands actes de puissance, elle doit les environner de plus de solennité : c'est pour cela qu'elle veut que, dans ces cas, la chambre élective soit convoquée en nombre double et vote réunie à la première chambre.

« Cette modification était d'ailleurs nécessitée par la division des états-généraux en deux chambres, tandis que par la constitution hollandaise ils formaient un corps unique. La loi fondamentale, après avoir établi cette première modification, a donc dû pourvoir à ce que, dans le cas de ces actes solennels, les mandataires de la nation, ceux qui ne la représentent que parce qu'ils sont de son choix, soient dans une très forte majorité.

« Il pourrait donc arriver que les états-généraux, ainsi composés, exerceraient la plénitude de la souveraineté, dans le cas de l'art. 11 de la constitution hollandaise et 27 de la loi fondamentale, où il y a vacance absolue du pouvoir royal. Qui gouvernerait pendant l'inter règne ? Sans doute les états-généraux, comme représentants de la nation. Ce sont les états-généraux qui, d'après la loi fondamentale et après le serment prêté par le roi, le reçoivent et l'inaugurent comme roi au nom du peuple des Pays-Bas.

« Voilà ce que sont les états-généraux et quelles sont leurs prérogatives : voyons actuellement leurs devoirs comme représentants de la nation ; nous les trouverons dans le serment que chaque membre prête avant d'entrer en fonctions.

« Ce serment contient en premier lieu l'obligation d'observer et de maintenir la loi fondamentale, de ne s'en écarter en aucune occasion ni sous aucun prétexte, et de ne pas consentir qu'on s'en écarte. Les états-généraux sont donc établis pour conserver tous les droits intacts et maintenir toutes les libertés ; car non-seulement ils le jurent pour eux-mêmes, mais ils le jurent en quelque sorte pour les autres. Or, qu'importe l'obligation de protéger de tout son pouvoir la liberté publique et individuelle, qui fait aussi partie du serment, si l'on n'est pas dans l'obligation de s'opposer de tous ses moyens à toute atteinte qui serait portée à l'une ou à l'autre ? Car si les membres des états-généraux restaient indifférents et passifs, quand pareille atteinte est parvenue à leur connaissance, n'y donneraient-ils pas un consentement tacite ? accompliraient-ils leur destination ? seraient-ils fidèles à leur serment ?

« D'après ces principes généraux, la chambre peut aisément juger ce qui est ou non dans ses attributions. Il faut surtout qu'elle se pénétre bien qu'il est pour elle d'un devoir rigoureux de répondre à la confiance publique, il faut qu'elle se pénétre bien de la hauteur à laquelle la loi fondamentale l'a placée, qu'elle en médite l'esprit sans se borner superficiellement à la lettre. »

La discussion si importante que les pétitions ont provoquée a continué dans les séances du 10 et du 11. Un grand nombre de membres ont soutenu avec chaleur les réclamations de leurs concitoyens, et ce concert de tant de provinces réclamant contre les mêmes griefs. Nous n'analyserons pas tous ces discours ; le fond en est toujours à peu près le même. Voici les principes et les faits que les orateurs se sont attachés à établir : Le droit de pétition est consacré par la loi fondamentale. Un ministre impolitique veut restreindre cette liberté sous prétexte de prétendus abus ; mais les abus viennent de lui, ou ont été provoqués par lui. On a mis tout en œuvre pour empêcher le pétitionnement ; on a fait usage de mesures inquisitoriales ; et les contre-pétitions ne sont signées que par des hommes salariés ou par des hommes influencés.

Le résultat de la discussion a été remarquable. A l'exception de 11 membres, appartenant tous aux provinces du nord, la chambre tout entière s'est déclarée contre l'ordre du jour. Le dépôt des pétitions et l'impression du rapport ont été ordonnés.

SCIENCES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Extrait de la séance du 22 février.

M. CUVIER lit un mémoire intitulé *Considérations sur les mollusques, et en particulier sur les céphalopodes*.

L'auteur rappelle que ce fut lui qui, il y a déjà trente-cinq ans, après avoir fait connaître les mollusques mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, mit en évidence la nécessité de ne plus laisser confondus dans une seule classe avec les polypes et d'autres zoophytes des animaux aussi richement pourvus d'organes. Ses vues sur ce sujet ont été admises d'une manière ou d'une autre par la totalité des naturalistes.

Mais, en montrant combien l'organisation des mollusques approchait pour l'abondance et la diversité de ses parties de celle des vertébrés, M. Cuvier était loin de penser que cette organisation fût composée de même ni arrangée sur le même plan ; son opinion a toujours été au contraire que le plan, qui jusqu'à un certain point est commun aux vertébrés, ne se continue pas chez les mollusques. Et quant à la composition, il n'a jamais admis qu'on pût raisonnablement la dire une, même en ne la prenant que dans une seule classe, à plus forte raison dans des classes différentes.

Engagé dans une discussion à laquelle il aurait voulu éviter de consacrer un temps qui peut-être eût été employé plus utilement à l'étude, M. Cuvier expose d'abord les circonstances qui ont amené cette discussion.

Deux jeunes et ingénieux observateurs étudiant la position respective des viscères des céphalopodes ont pensé qu'on retrouverait peut-être entre ces viscères un arrangement semblable à celui qu'on leur connaît chez les vertébrés, si on se représentait le céphalopode comme un vertébré dont le tronc serait replié sur lui-même en arrière, à la hauteur du nombril, de façon que le bassin revint sur la nuque. Un de nos savants confrères, poursuivant l'auteur, saisissant avec empressement cette vue nouvelle, a annoncé qu'elle réfute complètement tout ce que j'avais dit sur la distance qui sépare les mollusques des vertébrés. Allant même beaucoup plus loin que les auteurs du mémoire, il en a conclu que la zoologie n'a eu jusqu'à présent aucune base solide ; qu'elle n'a été qu'un édifice construit sur le sable, et que sa seule base désormais indestructible est un certain principe qu'il appelle l'unité de composition, et dont il assure pouvoir faire une application universelle.

M. Cuvier, décidé à discuter la réalité de ce principe, commence par examiner la question dans son rapport particulier avec les mollusques.

Mais avant tout il convient de définir clairement les termes et déterminer ce qu'on doit entendre par ces expressions *unité de composition, unité de plan*. Si on prenait les mots dans leur acception la plus rigoureuse, on ne pourrait dire qu'il y a une unité de composition dans deux genres d'animaux, qu'autant qu'ils seraient composés des mêmes organes ; de même, pour affirmer qu'il y a une unité de plan dans leur organisation, il faudrait pouvoir montrer que ces organes identiques sont disposés dans le même ordre chez les uns et chez les autres.

Or il est impossible de supposer que les naturalistes, qui parlent d'unité de composition, d'unité de plan dans l'ensemble du règne animal, aient entendu les choses ainsi, qu'ils aient voulu soutenir que tous les animaux se composent des mêmes organes arrangés de la même manière.

Or, les termes ainsi définis, le principe de l'unité, restreint comme il doit l'être, paraît d'une vérité incontestable, mais il est bien loin d'être nouveau. Il forme au contraire une des bases sur lesquelles la zoologie repose depuis son origine ; un des principes sur lesquels Aristote son créateur l'a placée, base que tous les zoologistes dignes de ce nom ont cherché à élargir et à l'affermissement de laquelle tous les efforts de l'anatomie sont consacrés.

Ainsi chaque jour l'on peut découvrir dans un animal une partie que l'on n'y connaissait pas, et qui fait saisir quelque analogie de plus entre cet animal et ceux de genres et de classes différentes. Il peut en être de même de connexions de rapports nouvellement aperçus. Les travaux entrepris dans cette direction sont éminemment utiles, et ceux de M. Geoffroy-Saint-Hilaire en particulier sont dignes de toute l'estime des naturalistes : lorsque par exemple il a reconnu qu'en comparant la tête d'un fœtus de mammifère à celle d'un reptile ou d'un ovipare en général on remarquait des rapports dans le nombre et l'arrangement des pièces, qui ne s'apercevaient point dans les têtes adultes ; lorsqu'il a prouvé que l'os appelé carré dans les oiseaux est l'analogue de l'os de la caisse dans les fœtus des mammifères, il a fait des découvertes très réelles, très importantes, auxquelles M. Cuvier a été le premier à rendre justice dans le rapport qu'il en fit à l'Académie. Ce sont des traits de plus qu'il a ajoutés à des ressemblances de divers degrés qui existent entre la composition des différents animaux ; mais il n'a fait qu'ajouter aux bases anciennes et connues de la zoologie ; il ne les a nullement changées. Il n'a nullement prouvé ni l'unité, ni l'identité de cette composition, ni rien enfin qui puisse donner lieu à l'établissement d'un nouveau principe.

Ainsi tous les naturalistes savent depuis bien long-temps que les céphalopodes ont aux côtés de l'anus deux petits os appelés les vestiges du bassin : il y a donc là, et tout le monde le dit depuis des siècles, une ressemblance légère de composition, mais rien ne peut porter à croire qu'il y ait unité de composition lorsque ce vestige de bassin ne porte aucun des autres os de l'extrémité postérieure.

En un mot, si par unité de composition on entend identité, on dit une chose contraire au plus simple témoignage des sens.

Si par là on entend ressemblance, analogie, on dit une chose vraie dans certaines limites, mais aussi vieille dans son principe que la zoologie elle-même, et à laquelle les découvertes les plus récentes n'ont fait qu'ajouter dans certains cas des traits plus ou moins importants, sans rien altérer dans sa nature.

Au surplus, ce principe si important et si ancien, M. Cuvier, et c'est surtout en cela qu'il diffère des naturalistes qu'il combat, est loin de le regarder comme principe unique ; au con-

traire, il n'y voit qu'un principe subordonné à un autre bien plus élevé et bien plus fécond : à celui des conditions d'existence, de la convenance des parties, de leur coordination pour le rôle que l'animal doit jouer dans la nature. Tel est le vrai principe philosophique d'où découlent la possibilité de certaines ressemblances, l'impossibilité de certaines autres ; tel est le principe rationnel d'où celui des analogies de plan et de composition se déduit, et dans lequel en même temps il trouve des limites qu'on voudrait en vain méconnaître.

La réalité d'une certaine analogie de composition et de plan étant reconnue, les naturalistes n'ont autre chose à faire, et ils ne font en effet, autre chose que d'examiner jusqu'où s'étend cette ressemblance, dans quels cas et sur quels points elle s'arrête, et s'il y a des êtres où elle se réduise à si peu de chose, que l'on puisse dire qu'elle y est nulle. C'est l'objet spécial de l'anatomie comparée, qui est loin d'être une science moderne, puisque son premier auteur est Aristote.

M. Cuvier annonce que, dans la nouvelle édition qu'il prépare de ses *Leçons d'anatomie comparée*, excité par le désir de réduire à de justes bornes ce qui a été dit vaguement sur ce sujet, il considérera spécialement les animaux sous ce point de vue, en ayant soin de profiter de toutes les découvertes récentes pour marquer, autant que possible, l'étendue et les limites des analogies qui peuvent exister entre les animaux.

Aujourd'hui l'honorable académicien s'occupera spécialement des céphalopodes, sujet qui, dit-il, a été heureusement choisi par son savant confrère, puisqu'il n'en est aucun où l'on puisse mieux voir ce que les principes en discussion ont de juste, et ce qu'ils ont de vague et d'exagéré.

Ici M. Cuvier entre dans le détail de la discussion du point de vue énoncé par MM. Laurencet et Meyraut, point de vue qui consiste à considérer les mollusques comme des espèces de vertébrés repliés en arrière à la hauteur du nombril, de manière à ce que les deux parties de l'épine du dos se mettent en contact. Pour apprécier la justesse de ce point de vue, M. Cuvier a pris, d'une part, un animal vertébré qu'il a plié comme on le demandait, le bassin vers la nuque, et a enlevé, d'un côté, tous les téguments, pour bien montrer les parties intérieures en situation. D'une autre part, il a pris un poulpe, l'a placé à côté de l'animal vertébré, mis en situation, et a examiné la situation respective des parties. Une représentation très grossière des objets que M. Cuvier met sous les yeux de l'Académie est de nature à faire saisir, même aux personnes qui n'ont jamais observé les animaux en question, les détails dans lesquels il entre.

Passant successivement en revue la position respective de la tête et des différentes parties qui la composent, les gros vaisseaux, les organes de la génération, l'auteur conclut de l'examen comparatif très détaillé qu'il fait de ces différentes parties, que l'analogie qu'ont cru observer les auteurs du Mémoire est presque partout illusoire.

Il pense même qu'il serait plus facile d'établir quelque analogie de situation, en supposant l'animal ployé en sens inverse de l'hypothèse : alors, en effet, le cerveau, le foie, l'œsophage, les estomacs, la grande artère, resteraient dans la même position respective que dans les vertébrés ; mais les cœurs, la veine, les branchies, les organes de la génération, seraient toujours autrement disposés et le problème ne serait pas encore résolu.

Bien plus, M. Cuvier croit pouvoir affirmer qu'il est impossible qu'il le soit jamais en entier. Les cœurs et les branchies, ces organes si importants, toujours en rapport avec l'œsophage dans les vertébrés, en sont ici à une grande distance, et sans aucune connexion, et il résulte nécessairement de cette circonstance une tout autre direction dans les vaisseaux. Or comme le plan d'un animal dépend essentiellement de la distribution des vaisseaux qui portent à ses organes la nutrition et la vie, on peut, *a priori*, soutenir que l'identité de plan des céphalopodes et des vertébrés ne se démontrera jamais que très partiellement.

Un autre élément générateur du plan des animaux, plus essentiel peut-être encore que leurs vaisseaux, c'est leur système nerveux. Or comment veut-on qu'il y ait ici la moindre analogie.

Le cerveau est enfermé dans une cavité de l'anneau cartilagineux qui sert de base aux tentacules. Il fournit en avant les nerfs de la masse buccale ; puis une expansion qui occupe le côté de l'anneau cartilagineux, et donne les nerfs des grands tentacules pour produire l'énorme ganglion de l'œil ; une autre branche se rend un peu plus loin en un ganglion d'où les nerfs du sac partent en rayonnant ; une troisième, jointe à sa correspondante, descend dans l'abdomen, et se distribue aux viscères ; un petit filet va à l'oreille.

Il n'y a pas la moindre trace d'une moelle épinière ni de ces nombreuses paires de nerfs qui en sortent si régulièrement dans les vertébrés. Aussi n'y a-t-il ni épine du dos ni aucune des paires de membre ou des paires de côte qui s'y rattachent.

Ce qui a fait illusion aux auteurs du mémoire, c'est la position de l'oreille du côté de l'anneau cartilagineux opposé au cerveau. Comme dans les vertébrés l'oreille est vers l'arrière de la tête, ils ont cru qu'elle marquait la nuque : mais l'oreille dans les vertébrés n'est pas seulement à l'arrière de la tête, elle est aussi sous cette partie, sous le cerveau ; dans le poulpe, elle est de même, puisque cette partie de l'anneau est l'inférieure ; seulement les deux oreilles, au lieu de rester simplement aux côtés de l'œsophage, descendent plus bas, et l'embranchent en dessous ; mais c'est toujours en dessous qu'elles sont.

Ainsi, en résumé, les céphalopodes ont un cerveau enfermé dans une cavité à part, des yeux, des oreilles en forme de deux mandibules, une langue, des glandes salivaires, un œsophage, un gésier, un second estomac, un canal intestinal, un foie, des branchies, des cœurs, des artères, des veines, des nerfs, des organes des deux sexes, ovaires, testicules, oviductes, épiphyse, verge, toutes choses qui leur sont communes avec certains vertébrés ; mais tout cela autrement disposé, presque toujours autrement organisé.

En même temps ils manquent de tous les os du crâne, de tous ceux de la face, de vraies mâchoires, de tous les os de l'appareil hyoïdien et de l'appareil branchial, de toutes les vertèbres, de tous les os des extrémités, des côtes du sternum,

des muscles adhérents à toutes ces parties, de la moelle épinière, de tous les nerfs qui en sortent, du pancréas, des reins, de la vessie.

En même temps encore ils ont beaucoup de parties dont il n'y a nulle trace dans les vertébrés : un appareil musculaire tout différent et approprié à leur forme si extraordinaire ; souvent une coquille d'une structure vraiment remarquable et dont aucun vertébré n'offre le moindre vestige ; un organe excrétoire qui produit cette liqueur noire connue sous le nom d'encre de seiche ou de *sepia* ; un appareil spongieux ou glanduleux, qui communique directement avec leurs veines par une foule d'orifices.

Les tentacules même, qu'on a voulu comparer aux barbillons des poissons, ne leur ressemblent ni par l'organisation ni par les connexions. Leur complication est prodigieuse : des nerfs renflés d'espace en espace en nombreux ganglions fournissent d'innombrables filets ; des vaisseaux très prononcés, divisés aussi en innombrables rameaux, les parcourent et les animent ; des ventouses, d'une structure admirable, leur fournissent une armure d'un genre unique ; enfin, le principal barbillon des poissons n'est qu'un prolongement de leur os maxillaire, et les tentacules des céphalopodes ne sont pas même attachés au bec, qui, sans représenter absolument les mâchoires, en remplit cependant les fonctions.

Je le demande, dit M. Cuvier, comment, avec ces nombreuses, ces énormes différences en moins d'un côté, en plus de l'autre, pourrait-on dire qu'il y a entre les céphalopodes et les vertébrés identité de composition, unité de composition, sans détourner les mots de la langue de leur sens le plus manifeste. Je ramènerai tous ces faits à leur véritable expression, en disant que les céphalopodes ont plusieurs organes qui leur sont communs avec les vertébrés, et qui remplissent chez eux des fonctions semblables, mais que ces organes sont autrement disposés entre eux, souvent contruits d'une autre manière ; qu'ils y sont accompagnés de plusieurs autres organes que les vertébrés n'ont pas ; tandis que ces derniers en ont aussi, de leur côté, plusieurs qui manquent aux céphalopodes.

M. Cuvier annonce à l'Académie d'autres communications dans lesquelles il examinera plusieurs autres principes, plusieurs autres lois, annoncés par divers naturalistes. Mais pour que ces lectures ne se bornent pas à des questions métaphysiques oiseuses, il aura soin de les rattacher toujours, comme celle d'aujourd'hui, à quelque détermination de faits dont la science puisse tirer profit.

M. Geoffroy-Saint-Hilaire a entendu le mémoire de M. Cuvier avec le plus grand plaisir ; il est enchanté de voir la discussion s'ouvrir sur le grand principe dont il proclame l'existence. Il répondra, et dira précisément ce qu'il entend par *unité de composition organique*. En attendant, il croit devoir faire remarquer que ce n'est pas lui qui a cherché à faire l'application de ce principe aux mollusques, ce sont messieurs Laurencet et Meyraut. C'est donc à eux de soutenir leur point de vue contre les observations de M. Cuvier. Pour lui, appelé à juger ce point de vue, qui lui a paru ingénieux, il a seulement dit ce qu'il en pensait, sans vouloir en prendre la responsabilité sur lui. Je ferai, poursuit M. Geoffroy, une seule remarque sur ce sujet : vous avez entendu la longue énumération des organes que les céphalopodes ont de communs avec les vertébrés. Or, au premier aspect, il me paraît bien plus difficile de concevoir comment des animaux qui ont tant d'organes semblables pourraient être disposés sur des plans différents que de comprendre comment, malgré la différence de distribution qui paraît au premier aspect exister entre eux, il pourrait être possible de les concevoir comme arrangés sur le même plan.

M. de Mirbel fait un rapport très favorable sur un Mémoire de M. Achille Richard, relatif aux familles des plantes *applanées pariétaux*. Ce Mémoire est approuvé par l'Académie ; il sera inséré dans le Recueil des savants étrangers.

BIOGRAPHIE.

KANT

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE.

(EXTRAIT DU GLOBE.)

Kant, l'auteur du grand mouvement philosophique de l'Allemagne contemporaine, a eu tant de biographies, même de son vivant, qu'on ferait une collection nombreuse des ouvrages consacrés à sa mémoire. Il y en a de toutes les sortes. Les uns sont des biographies complètes d'une étendue considérable ; les autres ne renferment que des portions souvent assez courtes de sa vie ; ceux-ci s'attachent plus particulièrement au philosophe, ceux-là se bornent à faire connaître l'homme. Quiconque l'avait approché s'est empressé de mettre le public dans la confidence de ses relations avec lui. Tout ce qui rappelait par quelque endroit le père de l'Allemagne nouvelle, a été curieusement recherché et avidement accueilli.

Parmi cette multitude d'écrits, il en est deux que le mérite d'une fidélité scrupuleuse a tirés d'abord de la foule, et soutenus dans l'estime publique, quoiqu'ils embrassent seulement quelques années de la vie de Kant, et même les dernières années, celles où, parvenu au terme de sa longue carrière et touchant à quatre-vingts ans, l'auteur de la *Critique de la raison spéculative* et de la *raison pratique* n'était guère plus qu'une ombre de lui-même. Mais les lueurs qui brillaient encore par intervalle dans les ténèbres et les misères de la vieillesse sont autant de révélations précieuses sur cette grande et forte nature mise à nu par l'âge, et réduite à son propre fonds. Nous nous proposons de les recueillir. Nous avons pensé qu'avec le goût du temps pour les détails historiques et pour les tableaux de chevet en tous genres, le lecteur français voudrait bien nous suivre un moment à Königsberg, dans l'intérieur d'un grand homme qui finit, dans son cabinet d'étude, à sa table et à son lit de mort. A défaut de grandeur et d'un vif intérêt, nous promettons du moins une vérité parfaite. Les deux écrits sur lesquels nous nous appuyons ont une autorité incontestée. Ils ont été imprimés l'année même de la mort de Kant, et à Königsberg, où la plus légère infidélité, le plus léger charlatanisme eût été à l'instant reconnu et dé-

masqué. Leurs auteurs sont deux hommes honnêtes et consciencieux qui ont vécu dans l'intimité de Kant pendant les dernières années de sa vie, et qui déclarent ne rapporter que ce qu'ils ont vu et entendu eux-mêmes.

L'un est M. Hasse, collègue de Kant à l'université de Königsberg, où il professait avec distinction les langues orientales. Il est connu par plusieurs ouvrages estimés, surtout par une grammaire comparée des langues sémitiques, où il a fait preuve d'une sagacité rare, qui plus d'une fois dégénère en subtilité et le conduit à des chimères dans la route de l'étymologie. On en voit même quelques traces dans cet écrit sur Kant. Il est intitulé : *Letzte ausserungen Kant's von einem seiner fischgenossen*, c'est-à-dire *derniers propos de Kant, par un de ses commensaux*, Joh. Gottf. Hasse. Königsberg, 1804. L'autre ouvrage a pour titre : *Immanuel Kant, in seinen letzten Lebensjahren, ein Beitrag zur Kenntniss seines Character und hausslichen Lebens, aus dem taglichem umgange mit ihm*, (Immanuel Kant dans les dernières années de sa vie domestique, d'après un commerce de tous les jours avec lui, par M. Wasianski, diacre à l'église de Teagheim, à Königsberg. Königsberg, 1804. Personne ne pouvait mieux que M. Wasianski nous faire connaître l'intérieur de Kant ; car c'était le plus intime de ses amis, celui qu'il avait choisi sur la fin de sa vie pour gouverner sa maison et toutes ses affaires, et qu'il institua son exécuteur testamentaire. Les ouvrages de MM. Hasse et Wasianski sont deux journaux qui partent d'accord, quelquefois se répètent, et se servent l'un à l'autre de commentaire et de développement. Celui de M. Wasianski est le plus étendu et le plus important. M. Hasse, quoiqu'il fût le collègue de Kant depuis 1786, ne se lia intimement avec lui, et ne devint un de ses commensaux habituels que dans les trois dernières années de la vie de Kant. Son journal ne contient donc que les souvenirs de ces trois années, à peu près de 1801 à 1804 ; et Kant, né le 22 avril 1724, ne se montre dans M. Hasse qu'à l'âge de 76 à 77 ans. Mais M. Wasianski avait été auditeur zélé de Kant en 1773 et 1774, et même son copiste, *amanuensis*. Après avoir cessé de le voir pendant une quinzaine d'années, depuis sa sortie de l'université, il avait renoué avec lui en 1790 des relations qui devinrent de plus en plus intimes, et qui n'ont fini qu'à la mort de Kant. Le récit de M. Wasianski remonte donc plus haut que celui de M. Hasse. Nous nous servons de tous les deux ; et des traits que nous emprunterons à l'un et à l'autre, sans nous permettre d'en altérer un seul et d'ajouter rien de notre, nous composerons une relation qui renfermera à peu près tout ce qu'on peut désirer savoir sur les dernières années de Kant.

Commençons par faire connaître les lieux, c'est-à-dire la maison où Kant a passé la dernière partie de sa vie. Pour cela, nous prions le lecteur français de vouloir bien se transporter avec nous à Königsberg, petite ville de la Prusse orientale, sur la Baltique, où Kant est né, et où il est mort sans en être sorti une seule fois, comme Socrate, qui dans une vie de 70 ans ne sortit jamais du territoire d'Athènes ; premier trait de ressemblance entre deux hommes qui en ont tant d'autres. Dans un coin de cette petite ville, il faut chercher une petite rue paisible, où les voitures ne passent point, et où se trouve une maison assez vieille, appartenant à des jardins et aux bâtiments de derrière de l'antique château de Königsberg, avec ses tours, ses prisons et ses hiboux. C'est là la demeure de notre philosophe. Un silence si profond y règne, qu'au premier abord on la croirait inhabitée. En montant, à droite est une salle à manger très-modeste, à gauche est une antichambre un peu enfumée qui conduit dans une grande pièce, laquelle représente le salon. Un sofa, quelques chaises avec des housses, une armoire vitrée avec quelques porcelaines, un secrétaire qui contient l'argenterie et l'argent courant, un thermomètre, une console avec un miroir et un buste dessus, tel est le mobilier de ce salon, dont les murailles ne sont que blanchies. C'est par là qu'une petite porte conduit dans un modeste cabinet. « Comme le cœur me battit, dit M. Hasse, la première fois que je frappai à cette porte, et que j'entendis ce mot : *Entrez!* Là tout respirait une simplicité philosophique. Deux tables communes, un sofa, quelques chaises, une commode avec un miroir, un baromètre et un thermomètre, et un fauteuil de bois, qui est le fauteuil de travail. La plus grande magnificence de ce cabinet était des rideaux de soie verte attachés à des fenêtres à petits carreaux. A côté de ce cabinet est la chambre à coucher, toujours fermée, et d'où le jour et le feu sont bannis en toute saison. Telle est la maison. Voyons maintenant ce qui s'y fait et quels y sont l'ordre et l'emploi de la journée.

Cinq minutes avant cinq heures du matin, été ou hiver, le domestique de Kant, Martin Lempe, ancien soldat prussien, entrait dans sa chambre à coucher avec la régularité militaire, et lui disait : *Il est temps*. Sous aucun prétexte, quand même il n'avait point dormi, Kant ne différait pas d'un seul instant d'obéir à ce commandement. Souvent à table il demandait avec une sorte d'orgueil à son domestique : « Lempe, depuis trente ans, a-t-il fallu m'éveiller deux fois ? — Non, monsieur le professeur, » était la réponse du vieux soldat. A cinq heures précises, Kant s'asseyait à sa table à thé, prenait une ou deux tasses, fumait une pipe, à la manière allemande, pour tout le reste du jour, et avec une très-grande rapidité. Pendant ce temps, il repassait la disposition qu'il avait faite la veille de l'emploi de la journée. A sept heures, il sortait pour faire ses leçons, et, à son retour, se remettait de suite au travail jusqu'à une heure. Depuis 1792, onze ans avant sa mort, il avait cessé de donner des leçons, et ne s'occupait plus que de la composition de ses derniers écrits pendant toute la matinée. A une heure moins un quart, la cuisinière, qui, avec Lempe, composait toute sa maison, venait lui dire : « Les trois quarts sont sonnés. » Il se levait de son bureau, se préparait, prenait un demi-verre de vin de Hongrie, ou du Rhin, ou de bischoff pour s'ouvrir l'appétit, et alors attendait la compagnie invitée à dîner, convenablement habillé ; car il n'eût pas voulu se mettre à table, même avec ses plus intimes amis, trop en négligé et en robe de chambre. Il ne faut pas faire le paresseux, disait-il. Le dîner durait d'une heure à trois, et quelquefois davantage. Après dîner, Kant s'était fait une règle de santé de faire du mouvement. Il faisait donc chaque jour une petite promenade, et il la faisait toujours seul. Il avait

pour cela deux raisons : d'abord il désirait penser à son aise et se délasser du commerce des hommes et de la conversation dans la libre et paisible contemplation de la nature ; ensuite il voulait respirer seulement par le nez et sans ouvrir la bouche, pour que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver à ses poumons. C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait éviter par là l'enrouement, la toux, le rhume ; et peut-être n'avait-il pas tort, car il avait très-rarement des incommodités. La promenade durait à peu près une heure. Il n'y manquait ni été ni hiver, à la pluie et dans la boue, pendant la neige et sur la glace. Dans ce dernier cas, il se faisait accompagner de son domestique, et marchait avec toutes sortes de précautions, dont il a parlé lui-même dans l'écrit adressé à son ami le célèbre médecin Hufeland. A son retour, il lisait les journaux savants et les feuilles politiques. Il était si curieux de ces dernières, que souvent pour les lire il interrompait son travail du matin, et se jetait avidement dessus (*fiel mis heiss-hanger über sim*). A six heures, il se mettait au travail du soir. C'était alors qu'il réfléchissait aux lectures importantes qu'il avait faites, ou à ses leçons du lendemain, ou à ses écrits. Hiver ou été, il s'asseyait toujours auprès du poêle, place d'où il pouvait voir à travers les fenêtres la tour du vieux château. Ses yeux s'y reposaient avec plaisir, et quand dans les derniers temps de sa vie les peupliers d'un jardin voisin lui ôtaient cette perspective, cela troublait les méditations du bon vieillard. Le propriétaire du jardin consentit, pour faire plaisir à Kant, à couper le haut de ses peupliers, de sorte que le philosophe put revoir sa vieille tour, et reprendre en paix le cours de ses réflexions. Il écrivait sur de petits papiers les idées les plus remarquables qui lui venaient. Il terminait sa soirée par des lectures, et sans jamais souper, se couchait vers dix heures. Un quart-d'heure avant de se mettre au lit, il cessait toute occupation, et secouait toute idée qui aurait pu empêcher ou troubler son sommeil, car la moindre insomnie lui était extrêmement pénible. Dans les plus grands froids, il couchait dans une chambre sans feu, et ce ne fut que vers les derniers temps de sa vie que ses amis obtinrent de lui à grand-peine qu'il laissât échauffer sa chambre. Les fenêtres en étaient toujours fermées été ou hiver, et il ne voulait pas que la lumière y pénétrât jamais. Il se déshabillait seul, avec méthode, de manière à pouvoir se rhabiller le lendemain sans embarras. Il avait acquis une habileté particulière pour se bien couvrir dans son lit. Il s'y glissait légèrement, tirait sous lui un coin de sa couverture d'une épaule à l'autre, en faisait autant avec l'autre coin, qu'il ramenait jusque sur sa poitrine, et ainsi enveloppé et emballé comme un cocon de soie, il attendait le sommeil. Quand je suis ainsi dans mon lit, disait-il à ses amis, je me demande à moi-même : Y a-t-il un homme qui se porte mieux que moi ? Il s'endormait sur-le-champ : aucune passion n'empêchait, aucun souci n'interrompait son sommeil. Chacun de ses jours ressemblait à l'autre, et sa vie s'écoulait ainsi tranquille et sereine dans un ordre inviolable et dans une uniformité sans ennui. C'était à cet ordre et à ce régime qu'il attribuait son grand âge et sa bonne santé, qui n'était pas seulement l'absence de toute douleur, mais le sentiment positif du plus grand bien-être. Il la regardait comme son ouvrage, et il en jouissait comme d'un triomphe. C'était, disait-il, un tour de force de s'être ainsi maintenu en équilibre au milieu de tous les accidents de la vie ; mais il ajoutait qu'il y avait de l'impertinence à lui de vivre si long-temps, et d'empêcher par là de plus jeunes de faire leur chemin.

(Le Globe.)

(La suite au numéro prochain.)

LITTÉRATURE.

DE L'ÉTAT DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

(11^e ET DERNIER ARTICLE.)*

Les journaux. — Le théâtre. — Les romans.

Je vous ai dit les causes qui font naître chez nous cette foule de journaux d'un genre indéfinissable, dont vous êtes assez heureux pour n'avoir aucune idée. Il n'en est pas un seul qui ait une tendance, un caractère, une idée dominante, un but quelconque, hors celui d'amuser le public au jour le jour. Et cependant, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'est pas faute de mérite chez les rédacteurs. Ce qu'il y a encore de mieux en ce genre, c'est peut-être le *Morgenblatt*, qui, conjointement avec une feuille d'arts et une feuille de littérature (*Kunstblatt et Literaturblatt*), se publie à Stuttgart. Et cependant je ne le cite que comme preuve de ce que j'ai avancé, que même des talents assez distingués ne suffisent pas chez nous pour élever un journal au-dessus du médiocre. M. de Cotta, éditeur propriétaire de cette feuille et de quelques douzaines d'autres, est, sans comparaison, le premier de ces accapareurs de talents dont je vous ai parlé. Or, parmi ceux qu'il a engagés dans ses manufactures littéraires, je ne vous nommerai que M. Wolfgang Menzel, rédacteur du *Literaturblatt*. C'est un jeune homme qui joint à des connaissances très étendues un esprit éminemment philosophique, des vues nobles et vraiment libérales, et dont le seul défaut essentiel est peut-être sa jeunesse qui l'entraîne vers les paradoxes, et quelquefois le rend injuste à son insu. Eh bien ! avec tous ces avantages, le *Literaturblatt* a jusqu'ici été tout ce qu'il y a de plus médiocre. Il est vrai que M. Menzel vient de publier une sorte de prospectus qui annonce la continuation de ce journal sur un plan nouveau et plus étendu. Ce prospectus contient une espèce de profession de foi, pleine d'énergie, de franchise et de bon sens, et s'il était possible à M. Menzel de remplir les engagements qu'il y prend, nul doute que nous aurions un véritable journal littéraire, à peu près dans le genre du *Globe* ; mais malheureusement la chose est presque impossible à cause des entraves de la censure (directe ou indirecte), des frayeurs, des vanités, des intérêts et des prétentions des libraires, et avant tout parce que M. Menzel ne pourra suffire seul à cette besogne, et qu'il se trouve trop isolé là où il est. Une entreprise de ce genre ne peut réussir qu'autant qu'elle est soutenue par une réunion d'écrivains indépendants, qui s'entendent sur les

* Voir No. 13.

points essentiels, qui peuvent se communiquer leurs idées et leurs doutes, par une association, en un mot, comme celle qui rédige le *Globe*. Or cela ne se trouve point dans une petite ville comme Stuttgart ; à Berlin tout au plus pourrait-on trouver les éléments d'une telle association ?

Puisque je parle de M. Menzel, je dois appeler votre attention sur un petit ouvrage charmant qu'il vient de publier sous le titre de *Rübezahl*, et où l'ancienne tradition populaire de ce génie de *Riesengebirge* en Silésie sert de cadre à une excellente satire contre le fléau de notre Parnasse, la médiocrité vaine et pédantesque sous toutes les formes. Les idées, les images, les plaisanteries, le langage, tout y est poétique, plein d'esprit, de vigueur, non pas sans personnalités, mais sans rancune personnelle. C'est vraiment un petit ouvrage fort distingué, et à qui l'on ne fera pas certainement un reproche de ce qu'il rappelle les meilleurs ouvrages de Tieck dans ce genre, par exemple le *Chat botté*. Nous avons plus que jamais besoin de ces sortes de satires littéraires.

Sous ce rapport, je ne pourrais vous nommer qu'un seul auteur qui mérite d'être cité à côté de Menzel ; celui-ci même l'a devancé et le surpasse comme poète, s'il est au-dessous de lui comme critique et comme philosophe ; c'est le comte de Platen-Hallermünde qui, par ses deux comédies, *Die verhaegnisvolle Gabel* (la fourchette fatale), et *Der romantische Edipus* (l'Edipe romantique), a pris place parmi les poètes les plus distingués et les plus originaux de notre temps. Jusqu'à la comte de Platen ne s'était fait connaître que par quelques petits recueils de poésies qui, par leurs formes exclusivement orientales, devaient rebutter les lecteurs ordinaires, mais où abondaient des idées, des images, des beautés poétiques du premier ordre et de la plus grande originalité. Quant aux deux ouvrages dramatiques que je viens de nommer, ce sont des comédies dans le genre des pièces d'Aristophane, et où même les formes de la comédie athénienne (qui, au reste, n'en déplaise à vos classiques, est essentiellement romantique) sont conservées avec cette fidélité que permet le génie de notre langue. Ce sont des satires contre deux classes entières de soi-disant poètes, que l'auteur combat dans les personnes de leurs chefs, Mullner et Immermann. Il doit nécessairement en résulter un certain degré d'exagération et d'injustice envers ces auteurs, puisque le poète les rend responsables des sottises et des fautes de leurs écoles, sans leur tenir compte des mérites personnels qu'ils peuvent avoir. Cette manière de traiter des écrivains goûtés par un public fort étendu ne pouvait manquer de donner lieu à de nombreuses réclamations plus ou moins fondées. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir besoin de vous démontrer que la satire avait la justesse poétique de son côté, et qu'il y avait une certaine noblesse de courage à ne pas attaquer les valets ni les écuyers, mais les paladins eux-mêmes. Quant à Mullner, il ne vous est pas entièrement inconnu ; car *Die Schuld*, celle de ses tragédies sur laquelle se fonde principalement sa réputation, a été traduite en français et dans plusieurs autres langues. Il a été le chef, et, avec Grillparzer, le fondateur de cette école fataliste, dont heureusement le bon sens ou la satiété du public ont peu à peu fait justice. Mullner était évidemment dépourvu du sentiment poétique ; mais il était amplement doué de tout ce qui pouvait en faire un critique puissant et lui assurer une influence très salutaire sur notre littérature. Sa vanité sans bornes, son avidité éhontée, en un mot une dépravation de caractère heureusement bien rare chez de tels hommes, rendirent inutiles ses talents, et finirent par le réduire à une médiocrité morale et intellectuelle assez remarquable en ce qu'elle prouve de nouveau que le mal essentiel de notre temps est bien plus dans les caractères que dans les intelligences. Mullner rédigeait pendant les dernières années de sa vie (il est mort il y a deux ou trois mois) un journal, sous le titre de *Mitternachtsblatt*, qui ne se distinguait en rien de la foule de nos journaux, sinon par des personnalités qui toutes provenaient de vanité et d'amour-propre blessé. Pour Immermann, il est auteur d'un assez grand nombre de tragédies et de comédies, où, quoi qu'en dise le comte de Platen, on remarque le germe d'un talent vraiment poétique. Mais nulle part ce germe n'est développé ; jamais le poète ne sait maîtriser ni son sujet ni sa forme. Il se laisse aller sans plan, sans dessein, sans idées bien arrêtées ; il ne se donne pas le temps de rien faire d'achevé et de satisfaisant ; et, sous ce rapport, il mérite certainement le châtiement que lui inflige Platen, même à meilleure raison que Mullner, qui au moins avait une certaine sévérité de forme. Immermann a répondu à ces attaques par une suite de sonnets satiriques, qui ne manquent pas de mérite ni même de vérité ; car il faut avouer que Platen donne prise à la satire par une ostentation d'orgueil trop cynique pour être nommée vanité ; c'est du cynisme véritable, et en cela il se plaît à imiter Aristophane comme dans ses mérites moins équivoques. Au reste je crains que Platen ne remplisse jamais les espérances qu'il a fait naître, ni les engagements qu'il a pris hautement envers le public de devenir un poète dramatique du premier ordre. Le mérite de ses comédies semble bien plutôt l'effet de l'indignation dont le poète est rempli, que d'une verve poétique véritable. Il y a quelque chose d'artificiel, de maniéré, de maladif pour ainsi dire dans ses ouvrages. Ses plaisanteries sont lourdes et cherchées. Il manque entièrement de ce que les Anglais appellent *humour*, et ce n'est que quand il s'abandonne à une indignation lyrique qu'il est vraiment admirable. Platen est depuis quelques années en Italie, où il a composé, outre son *Edipe romantique*, bon nombre de poésies la plupart lyriques, mais dont le principal mérite est dans la correction du langage. La santé de ce poète est très faible, son extérieur peu prévenant : tout cela semble beaucoup peser sur son esprit, et lui ôter cette fraîcheur, cette sérénité que devrait donner la conscience de ses propres forces.

En voilà assez sur Platen pour le moment. Au surplus vous trouverez un article assez bien écrit sur ses querelles avec Immermann dans un journal que je crois vous avoir vu, les *Blätter für literarische unterhaltung*, publiées par Brockhaus à Leipzig. Après vous avoir nommé Immermann et Platen, il ne me reste rien à dire sur notre poésie dramatique, sinon qu'elle échappe à la critique littéraire par sa nullité complète. Je n'examinerai pas si la faute en est aux directeurs des théâtres, au public, aux écrivains, ou aux critiques ; tout cela tourne dans un cercle vicieux d'où je ne vois aucun moyen

de sortir : c'est une dépravation réciproque. Au reste ici encore je ne parle pas de ce qu'on appelle ordinairement des immoralités ; il n'y a pas même cela, mais il y a pis que cela, des fadeuses, des bêtises, de la sentimentalité, du mauvais goût sans borne, sans mesure. Sur ce point, je puis vous recommander un excellent ouvrage que Tieck a publié il y a quatre ou cinq ans sous le titre de *Dramaturgische blätter*.

Il me reste à parler des auteurs de romans et de ce que nous appelons, à l'imitation des Italiens, *novelle*. Il m'est d'autant moins permis de les passer sous silence, que c'est là pour ainsi dire le gros de l'armée littéraire. Là, comme dans d'autres branches, nous trouvons quelques talens remarquables parmi une foule toujours croissante d'écrivains qui, sans le moindre talent, sans aucune imagination, sans même savoir écrire leur langue, parviennent cependant à faire imprimer et lire leurs tristes productions, que le public dévore sans y regarder de plus près, uniquement pour soulager cette *allotriophagie* dont il est tourmenté, au sein de l'oisiveté artificielle où le tient la politique méfiante et peureuse des gouvernements ; car encore une fois, que voulez-vous qu'il fasse, quand on l'empêche de s'occuper de ce qui le regarde, quand on ne souffre pas qu'il se forme une *chose publique* à laquelle se rattachent les intérêts, les idées, l'activité des écrivains et des lecteurs ? Je suis bien convaincu que c'est là plutôt une erreur qu'un plan bien mûri et bien concerté ; mais puisqu'on ne veut point de liberté de la presse, mieux vaudrait introduire une censure ferme, austère, conséquente, qui bannît toutes ces frivolités qui ébranlent le caractère national. Mais pour revenir à nos auteurs de romans et de nouvelles, une erreur radicale dans laquelle tombent même ceux qui ne manquent pas de mérite, c'est de croire qu'on peut faire un bon roman avec de l'imagination seulement ; et en conséquence ils ont la manie de parler de choses dont ils ne savent pas le premier mot. Voilà comment les gens de talent font de mauvais livres, tandis qu'en parlant de ce qu'ils savent, des écrivains fort médiocres pourraient en faire de bons. Cette erreur est d'ailleurs très facile à expliquer, si l'on considère que notre situation isolée, l'uniformité, l'insipidité de notre vie sociale, le manque de vie publique, de colonies, etc., et enfin la position personnelle de presque toutes ces bonnes gens qui veulent écrire des romans chez nous, offrent mille sortes de désavantages, si on les compare avec la situation où sont placées d'autres nations, par exemple les Français et mieux encore les Anglais. Où trouverions-nous cette abondance, cette variété de faits, de caractères, de scènes ? Nous n'avons que le choix ou de traiter des sujets assez insignifiants avec connaissance de cause, ou de nous perdre dans des régions que nous ne connaissons pas. Il est vrai qu'il nous reste encore trois genres, le genre psychologique, le genre fantastique, et le genre historique. Quant au premier, il faut avouer que nous y excellons, et que des talens de premier ordre s'y sont distingués et continuent à s'y distinguer. Les romans de Goethe sont assez connus ; les productions de Tieck en ce genre ne le sont que très peu, et cependant sont excellentes.

Quant au roman essentiellement fantastique, il ne faudrait peut-être pas l'ériger en genre, puisque Hoffmann, qui l'a créé, restera probablement sans successeurs. Au moins c'est ce qu'ont jusqu'à présent prouvé tous ceux qui ont voulu l'imiter. C'est ici cependant que je parlerai de deux jeunes écrivains qui ont acquis une grande célébrité, laquelle malheureusement ne fait pas beaucoup d'honneur ni au public ni à MM. Hauff et Heine. Hauff a débuté très jeune encore par ses *Memoires des Satans*, dont le succès éclatant serait difficile à comprendre, si l'on ne savait pas que la médiocrité, pourvu qu'elle ne manque pas de certains agréments, est ce qui convient le plus à la masse du public, surtout chez nous. Le diable de M. Hauff n'est qu'un bien pauvre diable, une espèce de roué. Mais le public le comprend mieux que le Méphistophélès de Goethe ; il le trouve à sa portée, et voilà sa fortune faite. Hauff a ensuite publié bon nombre de romans et de nouvelles qui ont fait fureur, d'autant plus que l'auteur est mort l'année passée fort jeune. C'était ce qu'il pouvait faire de mieux, car il se serait infailliblement survécu. Son mérite est une grande facilité d'invention et de diction, d'heureuses peintures de situations et de mœurs, tant qu'il se tient aux mœurs qu'il connaît et qu'il résiste à la manie d'introduire dans ses pages la haute société des pays étrangers, en un mot tant qu'il se renferme dans un monde trivial et tout-à-fait vulgaire ; car hors de là il se perd ; il manque entièrement d'étoffe, de profondeur. Mon opinion sur cet auteur est une espèce d'hérésie, je le sais bien ; car sa mort prématurée a changé l'admiration pour lui en une œuvre de pitié sentimentale. Hauff a aussi écrit un roman historique, *Lischtenstein*, qui n'est pas sans mérite, et que je préfère beaucoup au reste de ses ouvrages. Quant à M. Heine, il a publié trois petits volumes de *Reisebilder*, où il règne un certain satanisme, moitié sentimental, moitié sensuel, moitié politique, qui n'est pas dépourvu d'originalité ; et comme M. Heine dit tout ce qui lui passe par la tête avec une effronterie admirable, qu'il ne manque ni d'esprit ni d'expérience du monde, qu'il ne s'épargne pas les personnalités, son livre est certainement fort amusant, remarquable même. Heine est encore jeune, mais son genre est de ceux qui s'épuisent vite, et je ne sais trop ce qu'il fera après.

Quant au genre historique, les sujets ne nous manquent certainement pas, et cependant nous n'avons pas un seul roman historique qui puisse être comparé à ceux de Scott. La raison est que ceux qui s'en mêlent n'ont pas la moindre idée des difficultés de cette tâche. Ils croient qu'il suffit de connaître superficiellement l'histoire de l'époque et des personnages que l'on veut introduire, d'avoir tout au plus lu quelques mémoires du temps, feuilleté quelque chronique. Il y en a bien peut-être quelques uns qui sentent ce qui leur manque, mais les circonstances dont j'ai parlé plus haut les empêchent de travailler plus solidement. Parmi les auteurs qui cultivent ce genre, je vous nommerai en premier lieu Tieck, qui a publié il y a cinq années le premier volume d'un roman historique dont le sujet est la guerre des Camisards et le héros Cavalier, mais dont la continuation a été vainement attendue jusqu'à présent, ce qui est bien regrettable, quoique pour un roman historique il y ait trop de psychologie. Après lui, je vous nommerai Spindler et Willibald Alexis. Le premier a fait une demi-

douzaine de romans historiques, qui tous sont très médiocres, mais qui tous décèlent un certain degré de talent. Malheureusement M. Spindler s'est vendu corps et âme à un de nos accapareurs, et il ne fera jamais rien de vraiment bon. M. Willibald Alexis est auteur de *Walladmor*, qui en Angleterre même a été attribué à Scott, et de deux autres romans historiques, *Die Geachteten* et *Schlöss Aralon*, où se montre un talent très distingué, mais qui n'est pas soutenu par une connaissance assez profonde du sujet. Ici je dois encore faire mention de *Walsch und Leith* et de *Die Vier Norweger*, deux romans de M. Steffens, professeur de philosophie et d'histoire naturelle à Breslau, et probablement le seul de nos professeurs qui s'avise d'écrire des romans. Ceux là au reste ont un grand mérite, malgré leurs grands défauts : c'est un mélange des genres psychologique et historique, et l'auteur excelle dans ces deux genres tant qu'il s'en tient à des scènes, des événements, des caractères qui lui sont connus, comme ceux de la Norvège et du Danemark.

VOYAGES.

CHOUBRA,

MAISON DE CAMPAGNE DE MOHAMMED ALY-PACHA.

Extrait d'un ouvrage intitulé : *Relation d'un voyage de Calcutta en Europe, par la route d'Egypte, en 1827*, par madame Charles Lushington. *Narrative of a journey from Calcutta to Europe, by way of Egypt, in the years 1827. 1828, by mistress Lushington.*

Nous passâmes par une belle route, plantée de chaque côté d'acacias et de sycomores. Ces arbres devaient leur prompt croissance à la nature fertile du sol, et répondaient au caractère impatient du pacha, qui trois ans auparavant avait fait abattre, d'un seul coup, l'avenue des Mûriers. Nous arrivâmes bientôt à la maison qui est située près du Nil et qui domine le fleuve et le Caire. L'extérieur du bâtiment n'offre rien de remarquable. Après être montés sur une terrasse de quelques pieds carrés, nous entrâmes par une porte de bois brut, à peu près semblable à celle d'une basse-cour, et nous nous trouvâmes dans la salle d'audience du pacha. Elle était couverte de nattes et garnie autour des murs d'une rangée de coussins ; des oreillers de satin placés à deux coins opposés indiquaient le siège qu'occupait le pacha suivant la position du soleil. A l'extrémité de cette salle nous entrâmes par une porte basse dans une petite chambre où il y avait un lit à terre : c'était sa chambre à coucher. Aussi peu de luxe ne se rencontre certainement chez aucun monarque.

Nous parcourûmes ensuite de magnifiques appartemens destinés à la première femme du harem. Le centre de la pièce principale formait une espèce d'octogone avec trois cabinets, tous pavés en marbre ; les quatre angles s'ouvraient sur autant de chambres plus petites, ornées de riches divans et de coussins de velours et d'étoffe d'or ; des baigns en marbre complétaient cette suite d'élégans appartemens. Les plafonds, faits par un artiste grec, étaient hauts et voûtés, enrichis d'or et de peintures représentant des paysages, des palais et des colonnades.

Le salon particulier de la sultane était encore plus somptueux : le plafond offrait un ensemble circulaire de palais dont les colonnes et les arcades étaient dessinées admirablement d'après les règles de la perspective. Ces appartemens avaient été jusque là occupés par la femme défunte de Mohammed, et mère d'Ibrahim-Pacha par son premier mari. Leur splendeur contrastait singulièrement avec la simplicité de ceux qu'habitait le pacha. Un de mes amis me demanda à ce sujet si cela ne m'avait pas convaincue de la galanterie des Turcs, et il me somma de lui citer un mari anglais qui en fit autant pour le plaisir exclusif de sa femme. Je me contentai de répondre qu'avec mes habitudes errantes je ne changerais pas volontiers ma liberté d'aller où bon me semblait contre de telles preuves d'affection, et que je craignais bien que fort peu d'Anglais consentissent à être bonnes épouses, à la manière dont l'entendaient le pacha et Sancho Pança, en restant suivant le proverbe aussi constamment à la maison que si elles eussent eu les jambes cassées.

La défunte épouse de Mohammed-Aly avait eu beaucoup d'influence sur lui, parce qu'il regardait son mariage avec elle comme l'origine de sa fortune. Elle était chérie et estimée du peuple ; car elle employait toujours son crédit pour obtenir justice et miséricorde. Elle recevait beaucoup de requêtes, et elle entretenait rarement le pacha de leur objet ; son pouvoir était trop bien connu des ministres pour qu'ils crussent nécessaire de recourir à cet appel. Si néanmoins, par suite de quelque hésitation de leur part, elle s'adressait au pacha, il répondait aux observations de ses conseillers : « C'est assez pour mes deux yeux ! qu'il soit fait selon qu'elle le désire. Je le veux, par le feu, l'eau et la pierre. »

Son Altesse, durant les chaleurs de l'été, se tient dans une chambre disposée exprès pour y entretenir la fraîcheur, et au milieu de laquelle, dans un bassin de marbre, jaillit une fontaine. Sur un des murs on lit en grands caractères arabes un verset du Koran dont voici le sens : « Une heure de justice vaut 70 jours de prière. »

Les jardins de Choubra, avec leurs fruits dorés et leurs fleurs aromatiques, ayant déjà été décrits par d'autres voyageurs, je parlerai seulement du magnifique pavillon qui est le principal embellissement de ce lieu, et qui fut terminé quelques semaines avant ma visite. Ce pavillon a environ 250 pieds de long sur 200 de large. De chaque côté se déploient quatre galeries composées d'élégantes colonnes du plus beau marbre blanc, d'un ordre ressemblant au composite, et qui entourent une cour enfoncée, profonde de six pieds et pavée en marbre blanc ; à chaque coin de la colonnade s'élève une terrasse sur laquelle l'eau passe en cascade dans la cour ; des poissons très-bien sculptés en ornent les bords, et imitent si bien la nature qu'avec le voisinage de l'eau en mouvement ils semblent être animés. Toutes les eaux se réunissent ensuite pour s'élever par une fontaine qui est au centre, et reparaissent par un magnifique jet d'eau, très-haut, brillant et abondant. On contemple rarement des effets de ce genre sans appréhender que l'eau ne vienne à manquer : mais ici les

canaux sont alimentés par le Nil, et le spectateur sait que cette source ne peut tarir.

Quand le tems est beau, le pacha se rend quelquefois à cette charmante fontaine, avec les femmes du harem, qui se rangent dans la cour pour l'amusement de son altesse assise sous la colonnade. Il s'opère un grand mouvement quand les femmes descendent dans le jardin ; à un signal donné les jardiniers disparaissent. Nous fûmes frappés de la fraîcheur et de la santé de ces hommes ; ils étaient presque tous Grecs ; chacun d'eux portait à la main un bouquet ou une branche de fruit, et les couleurs brillantes de leur costume pittoresque au milieu de ce riche tableau les rendaient plus semblables aux acteurs d'un ballet, représentant une fête de l'antique Arcadie, qu'à des ouvriers d'un despote.

MÉLANGES.

LE HAUT-DE-CHAUSSES.

CONTE FANTASTIQUE.

Le seul endroit de Versailles où l'on puisse s'enivrer déceimement, c'est le cabaret des *Deux Cigognes*. Il est vrai qu'il est situé à l'extrémité de la ville, fort éloigné de ce château en terre rouge et de ces belles allées où se promène madame de Montespan ; mais c'est un joyeux cabaret. En été, il est protégé par un large tilleul dont les fleurs tombent par intervalle sur les tables de pierre ; en hiver, il est chauffé par un poêle aux larges bords autour duquel se réunissent les mousquetaires et les gardes ou ambitieux, plus amoureux du bon vin et de gais propos, que de bruit et d'éclat ; en un mot, les *Deux Cigognes* n'ont pas d'égaux dans le monde, et je vivrais mille ans que je les aurais toujours devant les yeux ; oiseaux plus unis que les frères d'Hélène, s'envolant du même vol, flanc contre flanc, à la tête élevée, au bec long, à l'œil malicieusement ouvert, oiseaux hospitaliers dont la queue était cachée par le bouchon du cabaret qui flottait au moindre vent.

Un jour que ma femme, et vraiment elle était jolie ma femme alors, et ce jour-là elle avait de vastes paniers, de blanches dentelles, un chignon relevé avec des épingles d'or, et un petit pied que M. Fouquet avait daigné remarquer que ma femme n'avait que douze ans ; un jour donc que ma femme avait été présenter après la messe un placet à Sa Majesté Louis XIV en personne, relativement aux affaires du régiment de M. son père, mon beau-père à moi, feu M. le baron de Saint-Romans, tué en duel vis-à-vis Notre-Dame-des-Champs, j'étais allé attendre le résultat de cette audience au cabaret des *Deux Cigognes*.

J'étais là depuis deux heures environ, aussi heureux que peut l'être un honnête bourgeois qui boit du Mâcon, qui respire un air pur et chaud, et qui attend sa femme ; j'avais vu passer la maison de Monsieur, vert et or, la maison du grand Condé toute jaune, puis la Maintenon avec ses deux jeunes élèves, enfans charmans qui promettaient d'être de jolis princes et qui saluaient à droite et à gauche, puis monseigneur de Louvois qui venait de commander une belle dragonnade ; j'avais même aperçu M. de Condom avec une grande croix violette sur la poitrine, et M. Despréaux en habit neuf ; tout ce bruit, tous ces faquins, toute cette foule en habits brodés ; et que suis-je, moi, pauvre diable ? Eh ! Messieurs, vous qui allez à la cour, renvoyez-moi ma femme, s'il vous plaît.

Vous savez peut-être ce que fait un homme qui boit tout seul ; la machine de Marly n'a pas de mouvemens plus réguliers ; un verre suit un autre verre, un soupir un autre soupir ; on est là comme une plante en plein midi : la plante est penchée, elle souffre ; arrive le jardinier qui l'arrose et lui rend quelque vigueur : s'il l'arrose plus long-temps, la plante s'affaisse de nouveau ; mais cette fois elle ne souffre plus, elle succombe sous cette bienheureuse fraîcheur. Je vous prie, au reste, de ne pas vous étonner de cette comparaison poétique ; je l'ai entendue sortir de la bouche même du célèbre M. Bachaumont, un jour que j'eus l'honneur de dîner avec lui.

J'étais donc entre l'être et le non être de l'ivrognerie, et déjà les premiers arbres de la grande route se mettaient à défiler devant moi avec leurs têtes rondes et poudrées comme des têtes de chambellans. En général, j'aime ce sabbat champêtre, les saules qui se mêlent aux chênes revêtus de chèvre-feuille, les ormes habillés de lierre qui semblent vouloir renverser les grands pins, pendant que le saule qui voile un petit lac apparaît en dessous de l'onde ; l'onde est alors comme un clair miroir d'argent... Le sabbat commençait fort bien, quand dans ce miroir d'argent j'aperçus un homme. — Ventrebleu ! corbleu ! faitrebleu ! disait-il ; et je vous prie de croire qu'il disait mieux que ventrebleu... Garçon ! une veste, un haut-de-chausses !... Ah ! malheur ! ah ! damnation ! que je souffre ! que je suis méritri ! je brûle comme la pucelle Jeanne !... Au secours, garçon ! un haut-de-chausses !... Du diable si je ne vous traite pas comme des Anglais ! Corbleu ! ventrebleu ! sacrebleu !

Disant ces mots, l'homme se jeta sur un banc. Ah ! malheur ! dit-il en se relevant... Puis il tira son sabre, et déchirant les aiguillettes de son haut-de-chausses, il l'envoya à dix pas de là. Le haut-de-chausses tomba tout raide ; on aurait dit un homme sans tête et sans jambes. Puis il ôta sa veste qui alla rejoindre le haut-de-chausses. La sueur ruisselait de tout le corps de ce pauvre homme, ses jambes et ses bras étaient rouges comme du sang ; son cou était rouge ; une écrevisse n'est pas plus rouge en sortant de l'eau bouillante... De sorte que l'homme en question resta en chemise devant moi, dans une espèce d'affaissement satisfait qui lui donnait le plus extraordinaire de tous les airs.

Oh ! vraiment, c'était une hardie figure, une peau de visage tannée, un poil rude et roux, les membres d'un Hercule, le cou tors, un véritable brigand ; il avait conservé sur sa tête un chapeau fin orné de belles blumes et d'une cocarde brodée, le chapeau d'un noble officier du roi.

Il s'approcha de moi, il prit un verre et il but, il but tout d'un trait ; il prit la bouteille et il but. Cependant un attroupement se faisait au dehors ; messeigneurs du gobelet et de la bouche, qui revenaient dans de grands fourgons chargés de

viandes et de légumes, les femmes du voisinage, tout le faubourg fut bientôt là à la porte, bouche béante, espérant voir un fou.

Alors il me prit la main, et sans se soucier de son haut-de-chausses, de son habit et de ses épaulettes d'or, il emporta mon verre et son sabre; il traversa le salon de rez-de-chaussée sans que personne eût envie de rire, et il me conduisit dans l'arrière-jardin, toujours à une table; car dans un cabaret, il y a des tables partout.

— Garçon, du vin! garçon, des habits! des habits et du vin; mais avant tout, du vin!... Puis il ajouta, en me parlant: Vous êtes un brave homme, bonjour!

Un garçon se présenta.

— Nous n'avons à vous offrir, Monsieur, que des habits à moi, de pauvres habits de coton très-légers et qui seront peut-être un peu courts.

Il pensa embrasser le garçon.

— Oui, mon ami, reprit-il, des habits à toi, une culotte légère et fraîche, une veste dont les basques n'inquiètent pas mes talons, un habit comme le tien, voilà ce qu'il me faut... Et en même temps, il passait le pantalon de couil, il mettait la veste à raies jaunes et vertes.

— Voilà une pièce à votre genou qui jure horriblement, lui dis-je en lui montrant le pantalon.

— Si monsieur voulait mettre un tablier tout blanc sur cette pièce, on ne l'apercevrait pas, dit le garçon.

— Non, pas de tablier; à présent, je suis bien: va chercher mes habits, mon garçon, je te les donne pour les tiens; prends garde surtout à la doublure, mon ami, elle est en or, et tu pourras avec elle acheter un cabaret à toi.

— Une culotte en or, Monsieur!

— Oui, en or, me répondit-il; j'ai voulu être grand seigneur une fois dans ma vie; j'avais imaginé cette doublure pour me distinguer des autres courtisans qui mettent tout leur or en dehors; mais que j'ai souffert! mais que je suis tout en sang! O bienheureuse culotte! disait-il, et il regardait amoureusement la pièce noire qui se détachait à son genou sur un fond blanc.

Je lui servis à boire, comme on sert à boire partout: vous prenez la bouteille et le verre, et vous versez en ayant soin, si vous êtes honnête, que le verre soit rempli jusqu'au bord.

Il me regarda fixement; il avait l'air mécontent; il vida son verre d'un seul trait. — Vous ne savez pas verser le vin dans un verre, me dit-il sérieusement.

N'êtes-vous donc pas honteux, ajouta-t-il, d'y aller si vite dans une affaire si importante? Remplir un verre est une grande action sur ma parole, mais quand on a une bonne culotte et une bonne veste, il faut prendre ses aises, et vous y allez comme un fils de famille qui vient de dérober sa première bouteille à la cave paternelle.

Disant ces mots, il se posa d'aplomb sur son banc: il se plaça vis-à-vis son verre, le coude appuyé sur la table; il prit la bouteille de sa pleine main, puis il renversa lentement le petit vin qu'elle contenait. En même temps, un large sourire, un sourire de bon homme, un sourire de buveur, laissait entrevoir dans sa bouche deux larges rangées de dents blanches et bien faites, pendant que son œil de feu suivait dans le verre la liqueur.

— Entendez-vous ce son léger, disait-il, cette imperceptible musique aussi douce que le son du canon? Tin! tin! tin!... le son vibre dans le cœur, le vin est plus souriant, l'écume plus blanche... Tin! tin! mon Dieu, la bonne culotte! mon Dieu, mon cher ami, que je suis heureux!

Puis il vida son verre, puis il reprenait:

— C'est une découverte que j'ai faite dans mes voyages, une grande découverte: quand le tems est calme et que le vaisseau file des nœuds, je m'amuse souvent à interroger ma harpe italienne, mon téorbe, mon clavecin, mon violon, ma viole, tout mon orchestre; mon orchestre, ma fanfare; mon ami, mon bon ami. Pardieu! la bonne culotte que j'ai là!

Il s'interrompait pour s'asseoir plus à l'aise; puis il reprenait sur le même ton: — Par ce moyen, par le son, par l'odorat, je devine quel vin je me verse; le bourgogne rend un son sonore et grave comme une voix de chanteur, telle qu'en avait M. le cardinal; le bourgogne a la voix de la première jeune fille que vous rencontrez quand vous êtes resté deux ans à votre bord, et que vous trouvez le soir, au coin d'une rue de comédie, marchant légèrement et fredonnant un air nouveau; le champagne frémit et crie, et se démène comme une passion de tragédie qui hurle des vers de douze pieds. Ne parlez pas du vin des îles, muet comme un empoisonneur qui attend un homme sur la grande route; j'aime le vin qui parle: sur mon honneur et sur ma cocarde, croyez-moi.

J'admirais, j'écoutais, j'étais transporté, je ne pensais plus à ma femme ni à son régiment; j'étais seulement honteux de mon silence vis-à-vis un si bon et agréable parleur; je lui fis donc une question pour être moins honteux.

— Et à votre sens, Monsieur, quel langage trouvez-vous à un punch?

— Oh! pour le punch!... En même temps, il portait sa main à ses lèvres... pour le punch!... Il se pencha à mon oreille, me passa le bras au-dessus du cou, il me fit pencher la tête jusque sur la table, et s'étant bien emparé de mon oreille, il murmura ces solennelles paroles:

— Pour le punch, aussi vrai que je suis un loyal marin, et que j'ai reçu le baptême sous la ligne, j'aime le punch comme l'odeur de la poudre. Le punch est un poème à faire plus difficile que tous ceux de Mlle Scudéri; le punch est un enfant qu'on met au monde, un cœur de femme qu'on fait battre, c'est une âme légère qui folâtre et qui se joue comme une fée; le punch est le produit des deux mondes, le lien des deux mondes; j'aime à le faire quand j'ai le tems. — Puis il ajoutait: Mon Dieu, la bonne culotte et la bonne veste! que je suis heureux, mon Dieu!

Puis il reprenait: Cet esprit de feu est rempli de courage; mes marins et moi nous en avions bu avec de la poudre un certain jour que nous allions couler bas, et qu'en échange d'une méchante barque, nous donnâmes au roi de France un galion d'Espagne chargé des trésors de l'Amérique; de l'or, des piastres, des diamans, de la cannelle, du rhum. Vive le punch!

Il se versa un verre selon sa méthode, et après s'être assuré de la qualité de son vin par le bruit de son verre:

— J'oubliais de vous dire, ne dit-il, que dans la cargaison il y avait encore du sucre et du café, un café parfumé qui vous monte au front comme une couronne, qui vous fait découvrir une voile à sept lieues en mer. Hourra! hourra! mes braves, aux voiles, pointez, silence, virez le bord, jetez le pont, montrez-vous, encore un de pris. Vive le roi!

Et il agitait son chapeau en l'air, et il était rayonnant, et c'était plaisir de voir ce marin se promenant de long en large dans le jardin du cabaret, en veste et en pantalon de nankin; je criai comme lui: Vive le roi!

Après un instant d'enthousiasme guerrier, le digne homme vint se rasseoir près de moi. — Quel grand roi! mais aussi quel ennui dans son palais! — Il fronça les sourcils, et il reprit: — Buons.

Je m'aperçus alors que sa main gauche était saignante et déchirée. — Qu'avez-vous donc là? lui demandai-je en souriant; une petite main a déchiré la vôtre? O le mauvais coup! les jolies femmes de Paris n'en font pas d'autre depuis longtemps!

— Ce n'est pas une jolie femme, Monsieur, qui m'a égratigné, de cette sorte, c'est le chat du roi. C'est un beau chat, gros et tout blanc, un collier d'or; ce chat se promène gravement dans l'antichambre; j'aperçois le ministre qui le salue et le confesseur qui le salue, et chacun qui lui fait place, je n'avais rien à faire, j'attendais, je m'approche du chat: Minet! Minet! viens, Minet!... On s'étonnait de mon audace... Minet, Minet, ici!... et Minet faisait le gros dos, et je me baissais pour le caresser, et niais que je suis, je veux passer la main sur la fourrure de Minet; tout-à-coup voilà Minet qui jure et qui s'emporte, et qui me donne ce violent coup de griffe, et qui entre chez le roi avant moi, comme pour le prévenir contre moi.

— Sacrédié! m'écriai-je, vaincu par la douleur.

Un huissier s'approcha de moi. — On ne jure pas chez le roi, me dit-il.

J'allai m'asseoir dans un coin. Le même huissier revint près de moi. — On ne s'assied pas chez le roi.

Je me levai, et pour mieux vaincre ma colère, je me mis à siffler un air de mon pays; tout mon vaisseau trembla quand je siffle cet air; les matelots sont à leur poste, le pilote à son gouvernail, les soldats à leurs canons; quand je siffle cet air, c'est une tempête en pleine nuit.

Je sifflais donc cet air, quand le même huissier vint à moi, et avec le même sang-froid: — On ne siffle pas chez le roi.

Cet huissier me suivait toujours... Je voulus voir si au moins je pourrais fumer; je tirai donc ma pipe, je la remplis de tabac; l'huissier me laissait faire, et je pensais que du moins à la cour la fumée était permise... — On ne fume pas chez le roi, me dit l'huissier.

J'ai brisé ma pipe de dépit. Me traiter ainsi moi, serviteur du roi! m'empêcher de fumer, et de jurer, et de siffler, et de faire chez le roi tout ce que j'ai appris à faire au service du roi! Je l'ai dit au roi, qui m'a promis de donner des ordres à son huissier quand je reviendrai.

La conversation de cet homme m'intéressait au dernier point; rapporter tout ce qu'il me conta m'est impossible: je n'ai jamais passé d'heure de bonheur plus courte et mieux remplie; j'en oubliai ma femme et son régiment!

D'ailleurs je retrouvai ma femme le soir à Paris, qui me gronda plus doucement que je ne m'y étais attendu.

Quant à notre buveur, il s'appelait Jean-Bart.

CHARLES SKINNER MATHEWS,

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LORD BYRON.

« Ce que vous me dites du pauvre Charles Skinner Mathews m'a fait chercher dans mes souvenirs; mais je n'y ai rien détéré qui pût servir pour les mémoires que son frère veut donner, même en supposant qu'il eût fait assez pendant sa vie pour autoriser l'insertion d'anecdotes tout-à-fait personnelles. C'était cependant un homme fort extraordinaire, et qui eût été un grand homme. Personne ne réussit jamais à un plus haut degré que lui, dans tout ce qu'il a pu entreprendre. Il était indolent, mais quand il se mettait tout de bon à l'œuvre, il renversait ses antagonistes. On trouvera toutes ses victoires enregistrées à Cambridge, particulièrement celle sur *Downing*, qui, quoique chaudement et vivement contestée, fut pourtant remportée sans peine. Hobhouse était son plus intime ami, et peut vous en dire plus sur lui que ce soit. William Banks aussi. Pour moi, je me rappelle plutôt ses originalités que ses qualités académiques, car nous vivions beaucoup ensemble, à l'époque la plus paresseuse de ma vie.

« Ce ne fut que vers 1807, après m'être absenté de Cambridge un an et plus, et lorsque j'y allai résider pour prendre mes degrés, que je devins un des familiers de Mathews, par l'entremise de H*** (sans doute Hobhouse,) qui, après m'avoir détesté deux ans, parce que je portais un chapeau blanc, une redingote grise, et que je montais un cheval gris (aveu qu'il me fit lui-même), me prit dans ses bonnes grâces parce que j'avais écrit un peu de poésie. J'avais toujours assez vécu dans leur société, et m'y étais même enivré parfois, mais alors nous devînmes réellement amis. Mathews n'habitait cependant pas le collège à cette époque. Je le rencontrai surtout à Londres, et d'une façon plus incertaine à Cambridge. Pendant ce tems, H*** faisait de grandes choses: il fonda le *club des Whigs* à Cambridge (qu'il semble avoir oublié) et la *Société Amicale*, qui fut dissoute par suite de l'humeur querelleuse et des continuelles disputes de ses membres; de plus il se rendait très-populaire parmi nous, jeunes gens, et non moins formidable à tous les précepteurs, professeurs et grosses têtes du collège. William B*** lui avait laissé le champ libre; tant que ce dernier était là, c'était lui qui gouvernait la multitude, ou plutôt réglait le dégât; il était le protecteur né et le père de toutes les malices.

« Mathews et moi, à force de nous rencontrer à Londres et ailleurs, en vinmes à ne pouvoir nous passer l'un de l'autre. Il n'était pas d'un bon caractère — non plus que moi; — mais avec un peu de tact on en venait à bout, et je le regardais comme un homme si supérieur, que j'étais disposé à lui passer ses humeurs, qui étaient souvent amusantes en même tems

qu'irritantes. On n'a jamais su ce que devinrent ses papiers: il en avait certainement beaucoup, à l'époque de sa mort. Je mentionne cela chemin faisant, crainte de n'y plus penser, et parce qu'il écrivait remarquablement bien, tant en latin qu'en anglais.

« Nous allâmes ensemble à Newstead, où j'avais une fameuse cave, et des robes de moines achetées à un magasin de masques et de déguisements. Nous étions une compagnie de sept ou huit fous de même force, et il nous venait parfois des visites de voisins. Nous avions coutume de veiller fort tard dans nos habits de moines, de rester à boire du bourgogne, du bordeaux, du champagne, et que sais-je encore, dans le crâne monté en coupe, et dans toutes sortes de verres; puis nous courions toute la maison en faisant mille bouffonneries, et toujours avec notre attirail monacal. Lors de ces folies, Mathews m'appelait l'abbé, et il ne me donna jamais d'autre nom dans ses humeurs gaies, jusqu'au jour de sa mort. L'harmonie qui régnait dans notre joyeuse confrérie fut tant soit peu troublée, au bout de quelques jours, par une menace que fit W***, que nous avions surnommé l'intrépide, depuis qu'il avait gagné un pari pour une course à pied, et un autre pour une course à cheval, la première d'Ipswich à Londres, et la seconde de Brighthelmstone. Il menaça donc W*** l'intrépide de le jeter par la fenêtre, à la suite de je ne sais quel échange de plaisanteries qui finirent par cette épigramme. W*** vint à moi, et me dit tout haut que « le respect et les égards qu'il me devait comme à son hôte ne lui permettaient pas de demander raison à aucun de mes convives, et qu'il partirait pour la ville le lendemain matin. » Ce qu'il fit. J'eus beau lui représenter que la fenêtre n'était pas élevée, et le gazon au-dessous d'une douceur toute particulière; il s'en alla.

« Mathews et moi avions fait ensemble le voyage de Londres à Newstead, parlant constamment tout le long du chemin de la même chose. Quand nous fûmes rendus à Loughborough, je ne sais quel incident nous fit dévier une minute, et aborder un autre sujet; de quoi il s'indigna. « Allons, allons, dit-il, ne nous écartons pas; continuons comme nous avons commencé jusqu'au but de notre voyage. » Et en effet il continua, et trouva moyen d'être neuf et amusant jusqu'à la fin. Pendant l'année où j'avais été absent de Cambridge, il avait occupé mes appartements meublés, au collège de la Trinité; et Jones, l'économe, lui avait dit, de son étrange façon, en l'installant: « Monsieur Mathews, je vous recommande de faire attention à n'endommager aucun des meubles, car Lord Byron, Monsieur, est un jeune homme des plus tumultueuses passions. » Mathews fut ravi; et quand quelqu'un venait le voir, il suppliait qu'on voulût bien manier la porte avec ménagement, et répétait l'avis de Jones, en imitant son ton et ses manières. Il y avait dans la chambre à coucher un grand miroir, à propos duquel il disait « qu'il avait d'abord trouvé que ses amis étaient merveilleusement assidus, et mettaient grand empressement à venir le voir, mais qu'il avait bientôt découvert qu'ils ne venaient que pour se voir eux-mêmes. » La phrase de Jones sur mes tumultueuses passions, et toute la scène, l'avait mis de si belle humeur que je crois vraiment que ce fut à cela que je dus une partie de ses bonnes grâces.

« Lors qu'il était à Newstead, quelqu'un passant un jour près de lui, un peu avant dîner, frotta par hasard sa botte contre une des bas de soie blanches; et le noircit. L'étranger s'excusa de son mieux. « Monsieur, répondit Mathews « il peut être bel et bon pour vous qui avez beaucoup de bas de soie, de ne vous guère inquiéter de salir ceux des autres; mais pour moi, qui n'ai que cette unique paire, et qui l'ai mise en l'honneur de l'abbé, ici présent, aucune excuse ne peut réparer le tort que vous me faites, sans compter les frais de blanchissage. » Il avait en toutes choses la même drôlerie sardonique que les gens ne savaient s'ils devoient prendre au sérieux ou en plaisanterie. Un Irlandais, demi sauvage, demi apprivoisé, nommé F**, ayant commencé un soir à pérorer dans un grand souter à Cambridge, Mathews se mit à crier à tue-tête: « Silence! » et montrant du doigt l'étranger, il reprit du ton d'un oracle: « *Ourson est doué de raison.* » Vous pouvez aisément supposer qu'Ourson perdit le peu de raison qu'il avait, en entendant ce compliment.

« Quand H*** publia son volume de *Mélanges poétiques*, tout ce qu'on put tirer de Mathews fut que la préface était extrêmement dans le style de *Walsh*. H*** prit d'abord cela pour un compliment; mais nous ne pûmes jamais deviner ce qui en était, car tout ce que l'on connaît de *Walsh* est son ode au roi Guillaume, et tout ce qu'on sait sur lui, l'épithète de *Pope*, « le savant *Walsh*. » Lorsque notre société de Newstead se dispersa pour retourner à Londres, Hobhouse et Mathews, qui étaient les plus grands amis du monde, convinrent, par caprice, de faire ensemble la route à pied. Ils se querellèrent le long du chemin, et firent à la lettre la dernière moitié du voyage, passant et repassant l'un près de l'autre, sans se parler. Quand Mathews arriva à Highgate, il avait dépensé tout son argent, à l'exception de trois sous et demi avec lesquels il acheta un pot de bière qu'il buvait, je crois, à la porte d'un cabaret, comme H*** passa, toujours sans parler. Ce fut leur dernière rencontre sur la route; ils se reconcilièrent ensuite à Londres.

« Une des passions de Mathews était l'escrime, et il était très-fort au pugilat; mais il était toujours battu dans les mêlées, ou dans les combats au poing nu. Il nageait bien aussi, mais avec effort et travail, et s'élevait trop hors de l'eau; de sorte que Scrope Davies et moi, de qui il était tant soit peu jaloux, lui disions toujours qu'il se noierait, si jamais il rencontra dans l'eau un endroit difficile. C'est ce qui lui arriva: mais certes Scrope Davies et moi aurions été bien heureux que le pauvre garçon eût vécu, et fait mentir notre prophétie.

« Sa tête était extraordinairement belle, et ressemblait beaucoup à celle de Pope dans sa jeunesse.

« Son frère Henri rappelle fortement sa voix, son rire et ses traits. Sa passion pour boxer était si grande qu'il voulait absolument que je le laissasse se battre avec Dogherty, boxeur de profession, pour lequel je pariais, et que je voulais mettre aux mains avec Tom Belcher. Je les vis s'essayer (Mathews et Dogherty) dans mes propres appartements, et gantés. Comme il y tenait beaucoup, j'aurais secondé Dogherty pour lui

plaire, mais le combat n'eut pas lieu. Bien entendu que c'eût été en particulier, et dans une salle à part.

« Une fois, se trouvant trop en retard pour aller chez lui s'habiller, il fut affublé par un ami d'une chemise et d'une cravate magnifique, et à la dernière mode. Il se rendit à l'Opéra, et prit sa place dans *Fop's alley*. Pendant l'intervalle entre l'opéra et le ballet, une de ses connaissances vint se mettre près de lui, et le salua. « Faites le tour, » dit Mathews, « faites le tour. » — « Et pourquoi ferais-je le tour, » dit l'autre, « vous n'avez qu'à tourner la tête, je suis tout près de vous. » — C'est précisément ce que je ne peux faire, » reprit-il, « ne voyez-vous pas dans quel état je suis ! » montrant son col de chemise doublé de bougran, et son inflexible cravate. Et il tint toujours sa tête dans la même position perpendiculaire, tant que dura le spectacle.

« Un soir, après que nous avions dîné ensemble, nous allâmes à l'Opéra ; je me trouvais avoir un billet en plus (bien abonné à une loge), et je l'offris à Mathews. « Eh bien ! dit-il ensuite à Hobhouse, c'est là ce que j'appelle un procédé courtois de la part de l'abbé. Un autre homme n'aurait jamais pensé que j'avais mieux à faire d'une demi-guinée que de la jeter à la porte d'un théâtre ; mais lui, non-seulement m'invite à dîner, mais me donne en plus un billet de spectacle. » Ce n'était là que des bizarreries, car personne n'était plus libéral et plus honorable dans toutes ses actions et affaires d'intérêts. Avant notre départ pour Constantinople, il nous donna, à Hobhouse et à moi un repas des plus splendides, auquel nous fîmes grand honneur. Une de ses fantaisies était de dîner dans toutes sortes de lieux étranges, et qui n'étaient fréquentés par personne de la bonne compagnie. Quelqu'un le découvrit une fois dans je ne sais quel café du Strand. Et imaginez ce qui l'y attirait ? C'est qu'il payait un scheling pour dîner avec son chapeau sur la tête. Il appelait cela « sa maison sans gêne, » et avait coutume de vanter l'avantage qu'il y avait à se couvrir pendant le repas.

« Quand sir Henri Smith fut renvoyé de Cambridge pour sa rixe avec un marchand nommé *Hiron*, Mathews se consola en allant crier tous les soirs sous les fenêtres de *Hiron* :

« Hélas ! hélas ! quels périls environnent l'homme qui se joue du chaud *Hiron*.

Il était aussi de cette bande de profanes railleurs qui, sous les auspices de ****, allaient troubler le sommeil de lord Mansel (dernier évêque de Bristol), pendant sa résidence à la Trinité ; et lorsqu'il paraissait à la fenêtre écumant de colère, et leur criant : « Je sais qui vous êtes, messieurs, je vous connais ! » c'était toujours Mathews qui répondait : « Nous te supplions de nous entendre, bon Lort ; bon Lort, délivre-nous ! » (Lort était le nom de baptême de l'évêque.)

« Comme il était fort peu réservé dans ses conjectures sur toute espèce de sujets, quoique loin d'être dissolu ou déréglé dans sa conduite, et que je n'étais pas moins indépendant, notre conversation et notre correspondance alarmaient notre ami Hobhouse au plus haut degré. »

LE MENUISIER ET LA SŒUR DE CHARITÉ.

[ANECDOTE HISTORIQUE.]

En 1808, le jeune Ferdinand de Wardeck, alors colonel au service d'Autriche, était prisonnier en France : une petite ville, sur les bords de la Saône, lui avait été assignée pour prison. Riche et d'une noble famille, il eut peu à souffrir des rigueurs de la captivité ; il ne se refusait aucun des plaisirs qui sont le partage de l'opulence et de la jeunesse ; enfin, il eût été heureux, si on pouvait l'être loin de son pays et quand on se voit captif dans les limites d'une ville étrangère. Le colonel Wardeck occupait un appartement dans la maison de M. de Li..., ci-devant noble, qui, après vingt ans de révolution et d'égalité, était tout fier encore de ses titres et de son origine... M. de Li... possédait cependant un trésor préférable à d'illustres aïeux, c'était une fille charmante, nommée Euphrasie, et qui touchait à son seizième printemps. Le jeune colonel fut reçu dans cette famille ; son éducation, ses manières, sa naissance lui assuraient un accueil favorable parmi des gens qui plaçaient ces qualités au-dessus de toutes les autres. Lorsque deux jeunes gens vivent sous le même toit, se voient tous les jours, passent ensemble, souvent en tête-à-tête, une partie des heures de la journée, ils doivent nécessairement subir l'influence de l'intimité... Cette situation n'admet pas l'indifférence ; il faut se haïr ou s'adorer. Euphrasie et le colonel ne se haïssaient pas : Euphrasie surtout chérissait Wardeck, comme une jeune fille chérit celui qui obtient son premier amour. Il était d'ailleurs étranger et prisonnier, et il y a dans ces deux qualités assez d'infortune et de mystère pour séduire un cœur de femme. Wardeck ne voulait point abuser de la tendresse d'Euphrasie ; il aurait désiré en faire son épouse, mais il n'était pas tout-à-fait libre de disposer de lui-même, il avait laissé dans sa patrie une famille puissante et orgueilleuse qui, d'avance, avait arrêté son destin ; sa main était promise, et des fiançailles de convenance l'avaient lié, dès son bas âge, à la fille d'un grand seigneur. Cependant il hésitait ; mille projets contraires se croisaient dans son esprit. Obtenir le consentement de ses parents était l'objet de tous ses vœux, de toutes ses démarches ; mais les difficultés étaient nombreuses, et aucun moyen décisif ne s'offrait au colonel, lorsque tout-à-coup la paix fut signée entre la France et l'Autriche : les prisonniers de chaque nation furent renvoyés dans leur pays, et Wardeck quitta Euphrasie en lui jurant de l'aimer toujours : « Jamais, lui dit-il, je n'aurai d'autre femme que toi ; ma famille ne sera point inflexible, bientôt, je l'espère, nous serons réunis pour ne plus nous séparer. »

En 1814, le comte de Burden, lieutenant-général des armées autrichiennes, entra en France avec le corps qu'il commandait ; il se dirigea sur Lyon, et bientôt il occupa la ville avec trente mille hommes qui furent logés chez les bourgeois. C'était dans une soirée de février, le menuisier Michel causait avec sa femme au coin de son feu, en se reposant des travaux de la journée ; Michel, dit tout-à-coup sa femme, n'entends-tu pas le tambour ? — Ma foi oui, et la grosse caisse aussi ; ce sont les Autrichiens, bien sûr ! je m'en vais voir : — Non, reste ! il pourrait t'arriver quelque chose : j'ai fait un mauvais rêve cette nuit ; et puis on ne manquera pas de nous envoyer des hommes. — Dieu ! loger des Autrichiens ! est-ce dur ? — C'est égal, il faut que tu sois ici pour les recevoir.

— Oui ; mais qu'est-ce que nous leur donnerons à manger ? nous n'avons rien, et ces gens-là ont des appétits... — Enfin, nous ferons de notre mieux. — Le maire aura peut-être pitié de nous. — Ah oui ! compte là-dessus ; il n'a d'égards que pour les riches : ce sont ceux qui aiment le mieux les alliés qui en logeront le moins ; tu verras.

A peine un quart-d'heure s'était écoulé, qu'on frappa à la porte. Michel alla ouvrir, et six grenadiers entrèrent dans la demeure du menuisier en criant : *Brod, Wein, Schnaps*. Six grenadiers ! dit Mme Michel ; mais c'est une horreur ! nous ne pourrions jamais nourrir tout cela ! Michel, cours vite réclamer à la mairie ; c'est sans doute une erreur ! — Oui, morbleu ! j'y vais, répondit Michel dont la tête commençait à se monter ; et s'ils ne me font pas droit ils verront ; ils ne savent pas de quoi je suis capable ! Il sortit, et se rendit à la mairie qui était encombrée de pareilles réclamations. Cependant il parvint à obtenir une diminution de deux hommes. Aussitôt il courut chez lui, un peu apaisé par le succès de sa démarche ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit, en entrant, six nouveaux grenadiers qu'on lui avait envoyés pendant son absence. La rage et le désespoir s'emparèrent de lui : incapable de se contenir, il exhala d'abord sa fureur contre les Autrichiens, et l'un d'entre eux avant levé la main sur lui, il sauta sur un sabre, et fit une légère blessure à celui qui le menaçait. Saisi et garotté sur-le-champ par les camarades, il fut conduit devant le comte de Burden. Ce n'était pas la première fois que de pareilles scènes avaient lieu : plusieurs militaires autrichiens avaient déjà été maltraités, et l'exaspération des habitants faisait craindre que ces accidents ne devinssent plus graves. Il fallait un exemple, et le menuisier Michel fut choisi pour le donner. Le comte de Burden résolut de le faire fusiller le lendemain.

Dès le soir même, le bruit se répandit dans toute la ville qu'un citoyen devait être fusillé pour avoir maltraité un soldat ; on accusait hautement le maire et ses employés d'être la cause première de ce malheur. Le maire, pour réparer autant que possible une faute sans doute involontaire, se transporta dès le lendemain matin, à la tête du corps municipal, à la demeure du comte de Burden ; mais il ne put rien obtenir : *Il faut un exemple, il est indispensable* ; telle était la réponse du général. Le préfet ne fut point surpris que le maire eût échoué dans sa demande. C'est un imbécile, pensa-t-il ; moi, je vais trouver le général, et je prouverai aux habitants que je sais leur rendre service quand je veux m'en donner la peine. Mais il reçut du général la même réponse : *il faut un exemple* et il se retira en traitant les Allemands de mulets et de têtes carrées. La cour royale se mêla aussi de cette affaire ; et elle se rendit en pompe et en grande tenue chez le comte de Burden. Les juges ne doutaient pas que la gravité de leurs costumes et de leurs fonctions, ne fit plus d'impression sur un général autrichien que la demande isolée d'un seul homme ; cet homme fut-il un préfet. Mais ils se trompaient encore : on leur répondit comme aux autres : *il faut un exemple*.

En voyant le désappointement des principales autorités de la ville, le clergé triompha : c'est à moi, dit l'évêque, qu'est réservé le droit d'obtenir la grâce de ce malheureux ; on n'a rien à refuser à un évêque ; et aussitôt, suivi de son chapitre, il vint, au nom du Dieu de clémence, demander la grâce du menuisier Michel dont personne ne s'occupait la veille, et qui maintenant était l'objet de la sollicitude universelle. L'évêque fut encore éliminé avec le terrible mot : *il faut un exemple*.

Enfin, le comte de Burden fut prévenu que les sœurs de charité de l'hospice militaire désiraient lui parler ; elles furent introduites et la supérieure, jeune personne d'une grande beauté, lui dit en baissant les yeux : « Général, jusqu'à présent nous avons soigné vos blessés comme des frères, nous en avons sauvé quelques-uns, nous refuseriez-vous pour récompense la vie d'un de nos concitoyens ? — Qu'entendez-vous, s'écria le comte ?... cette voix !... ces traits !... Euphrasie, est-ce vous que je revois !... » La sœur leva les yeux et reconnut Wardeck qui, de retour dans sa patrie, avait cédé aux vœux de sa famille et contracté un mariage d'illustration. Il était devenu comte, il avait changé de nom ; mais son cœur était encore le même, il n'avait pas cessé d'aimer Euphrasie. Le menuisier Michel fut aussitôt rendu à la liberté ; et, après la campagne de France, le comte ayant perdu sa femme, voulut du moins que son second hymen ne fut pas un sacrifice : il revint à Lyon où il épousa Euphrasie.

Le Lutin, Écho des Salons.

ANNONCES.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain, A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32. Reçu par le dernier paquebot, les Livres de son fonds ci-après : L'Annuaire Historique et Universel, 1 vol. in-8o, 900 pages. Biographie Universelle, ancienne et moderne, par ordre alphabétique, de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes, ouvrage entièrement neuf, rédigé par les savants les plus distingués, 52 vol. in-8o. Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, 2ème édition, avec portraits, vignettes, cartes et plans, 4 gros volumes in-8o. On a joint à ce superbe ouvrage les illustrations, collection de 24 portraits qui se vendent séparément ; il y a des r. liures simples et de luxe. Répertoire du Théâtre Français complet, 85 livraisons, imprimé par Didot, avec portraits. Dictionnaire synonymique de la langue française, par J. C. Laveaux, 2 vol. in-8o. Collection complète de Manuels, formant une encyclopédie des sciences et des arts, format in-18. Les Fiancés de Caracas, poème en 2 chants, suivi de notes très intéressantes sur plusieurs Etats du Nouveau-Monde, par P. Martin Maillefer, 1 vol. in-8o. (nouveau.) Chansons de Béranger. Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, le plus complet de ceux publiés jusqu'à ce jour, corrigé avec la plus grande exactitude, 2 vol. in-8o. Dictionnaire Geographique Universel, par Malte-Brun, 2 vol. in-8o. Plusieurs ouvrages en langue espagnole. *** La maison THOISNIER DESPLACES se charge de toute commission pour Paris.

A vendre chez le soussigné, le *Keepsake Français*, ou Souvenir de Littérature contemporaine, recueilli par M. J. B. A. Soulié, 1 v. 8o. relié en soie, avec 18 très belles gravures. CHARLES DE BEHR.

AVIS

Aux Pères et Mères, Maîtres et Maîtresses de Pension qui désireraient avoir un Professeur de langue française.

Les enfants apprennent la langue maternelle par l'habitude qu'ils ont d'entendre parler leur mère. Il doit en être de même pour les enfants qui apprennent une langue étrangère. Il faut que leurs oreilles se fassent au son de la langue du maître et qu'elle leur devienne une seconde langue maternelle.

Ce principe doit également s'appliquer à toutes les personnes qui veulent parler une langue quelconque : car il y a une grande différence entre apprendre une langue et la parler. Tout homme instruit dans sa propre langue, pour peu qu'il veuille en étudier une étrangère, peut en enseigner les principes et faire connaître la similitude des mots qui existe entre les deux langues ; par conséquent l'enseigner sans la faire parler. Mais il est bien plus difficile de trouver un maître qui parle purement celle qu'il enseigne, que d'en trouver qui l'enseigne bien.

Chez toutes les nations, il y a autant de prononciations qu'il y a de provinces. Cette variété existe même dans les différents quartiers d'une même ville, dont les habitants parlent mieux ou moins bien, suivant l'éducation qu'ils ont reçue. C'est pourquoi, lorsque l'on veut apprendre une langue pour la parler, l'on ne saurait trop faire attention au maître que l'on prend, si l'on veut éviter un mauvais accent de prononciation.

Ce mauvais accent, joint à la plus mauvaise manière d'enseigner en ne parlant que la langue des élèves, fait que, s'ils parviennent à parler un peu, ce qui est très rare, ils parlent très mal, et finissent, par la connaissance qu'ils ont de leur incapacité de ne pouvoir parler et comprendre ce qu'ils entendent prononcer, par ne vouloir ni lire ni parler la langue qu'ils ont apprise.

C'est donc à tort que l'on prétend qu'un maître qui ne sait pas parler la langue de ses élèves ne saurait enseigner la sienne ; l'expérience prouve tous les jours le contraire. Vouloir écouter les enfants qui se servent de ce prétexte pour ne vouloir pas étudier, c'est vouloir favoriser l'insouciance qu'ils ont naturellement pour l'étude, et les pères et mères qui désirent que leurs enfants apprennent une langue étrangère, doivent se persuader que la meilleure manière de la faire parler est d'éviter de parler la langue des écoliers.

D'après ce principe, M. DUPUIS DELARUE, professeur de langue française, qui s'est formé un genre d'instruction, qu'il a pratiqué avec succès depuis huit ans à New-York, propre à enseigner et à faire parler français le plus correctement possible ; désirerait trouver une place, soit dans une famille respectable ou dans une pension de l'un ou l'autre sexe. Les connaissances qu'il possède en architecture, en géométrie pratique, en construction et autres parties, pourraient être de quelque utilité dans un grand établissement.

S'adresser, soit verbalement ou par lettre affranchie, au ci-dessus nommé, chez M. Beaupland Boisaubin, à Bottle-Hill, N. J. et à New-York, au Courrier des États-Unis.

Si d'ici au premier mai, le sieur Dupuis Delarue ne trouvait à se placer conformément à ses désirs, son intention est de se fixer à New-York, pour donner des leçons particulières dans les familles et dans les pensions. Les personnes qui l'honoreraient de leur confiance voudront bien s'adresser comme ci-dessus au Courrier des États-Unis, et pour les informations : à M. Horatio Wilkes, 85 Wall st. 13—4 s

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivants :

- Au débarquement des ships *Formosa, De Rham et Charlemagne*,
 - 5 meules fromage de Gruyère,
 - 1 caisse sardines à l'huile,
 - 2 caisses patés de foie gras, bécasses, perdreaux, alouettes, cailles et lièvre, le tout aux truffes.
 - 1 caisse bouillon gras, et gelée de viande,
 - 2 sacs haricots rouges,
 - 1 caisse fruit au vinaigre et sirop au vinaigre de chez Maille.

EN MAGASIN,

Provisions de navires de toute espèce.

- 3 caisses Liqueurs fines,
- 5 caisses Kirchenwasser et Absynthe Suisse.

Assortiment général des meilleurs Rums de la Jamaïque, de Grenade, d'Antigua, de Ste.-Croix, Gin de Hollande, etc. Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

A VENDRE,

Un PIANO carré français, pieds à colonnes, de Pape.

Une HARPE rouge de Nadermann, pieds dorés.

S'adresser, pour les voir,

12—6 f

No. 122 Duane street, near Broadway.

Un jeune homme qui parle l'anglais, le français, l'italien et l'espagnol, désirerait trouver une place dans un magasin. La connaissance qu'il a des langues du Levant, et du commerce de la Méditerranée et de la mer Noire, ayant résidé à Constantinople, Odessa, etc., le mettrait à même de se rendre fort utile. Il se contentera d'appointements très modiques.

S'adresser au bureau du Consul de Colombie, No. 4 Wall st.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Grâces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravates et les canezons sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

NEW-YORK STORE, No. 154 William-street,

Vis-à-vis l'Eglise au coin d'Ann-st.

KING & WALIS ont l'honneur de prévenir le public qu'ils tiennent un assortiment général et complet de soieries, de nouveautés, etc., etc. Leurs articles sont de premier choix et de fort bon goût. Ils ont été achetés à des prix si bas, qu'aucun autre établissement ne peut les offrir de même qualité, à meilleur marché. Lorsque la saison s'avancera K. & W. saisiront toutes les occasions d'ajouter à leur assortiment tout ce qui pourra offrir l'attrait de la mode. Ils annoncent respectueusement que, comme chacun de leurs articles est coté à son plus juste prix, ils ne peuvent faire aucune diminution. — On trouvera chez eux une grande variété d'articles de deuil. 5—s tf

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* et à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.